





10096-81  
—  
B-1  
2418



*Société de  
Généalogie de  
Drummondville*

545, rue des Écoles  
DRUMMONDVILLE, QC J2B 1J6





## PREFACE

Le Comité d'Accueil International des Bois-Francis fête ses 20 ans d'existence cette année. Quelle belle façon de les souligner que de publier ce petit livre sans prétention qui relate les débuts du CAI et ses réalisations ultérieures, mais surtout l'histoire personnelle de très nombreux immigrants qui se sont installés dans la région des Bois-Francis.

Qu'ils sont attachants ces immigrants! S'y succèdent moments de douleur, de joie, de tristesse, de bonheur, entrecoupés d'anecdotes souvent savoureuses. Lecture d'autant plus facile et agréable que le style est alerte et vivant. On sent la sympathie des auteurs pour les personnes interviewées. Les lecteurs qui habitent la région se sentiront, bien sûr, en pays de connaissance. Malgré tout, je peux les assurer qu'ils feront des découvertes surprenantes. Comme moi...

Emigrer, quelle aventure! Quelles qualités de courage, de ténacité, quelle foi en la vie, en soi, dans la société d'accueil cela suppose. Changer de pays, de milieu culturel, d'habitudes. Souvent repartir à zéro. Je suis sorti de la lecture de ce livre plein d'admiration pour tous ces gens qui ne se sont pas contentés de survivre mais qui, en général, à force de travail et d'intelligence, ont fait un succès de leur nouvelle vie en sol canadien. Je dis BRAVO! Il faut le faire...

Je veux ici rendre hommage aux auteurs qui n'ont pas ménagé leurs efforts depuis des mois, entre autres en contactant de très nombreux immigrants. Wilfrid Grimard est diplômé en histoire de l'UQAM et membre du présent Conseil de direction du CAI. Quant à Michel Petculescu, peu savent qu'il était médecin vétérinaire dans son pays d'origine, la Roumanie, et qu'il enseignait même cette science au niveau universitaire. Grâce à Michel qui dirige les destinées du CAI depuis octobre 1990, notre Association poursuit son idéal d'accueil aux immigrants. Plein d'autres projets se profilent déjà à l'horizon. Ce livre n'est qu'une de ses idées à laquelle s'est immédiatement identifié Wilfrid. Enfin, nos remerciements vont aussi au Ministère de l'Immigration et des Communautés Culturelles du Québec qui, en partie, a aidé financièrement le CAI à concrétiser cet ouvrage. Compte tenu de sa forme, nous croyons que celui-ci innove. A notre connaissance, jamais une telle recherche ne s'est faite au Québec en laissant la parole principalement aux immigrants d'une région donnée. Nous croyons cette formule des plus heureuses à maints égards.

En terminant, j'ai le goût de dire à tous nos frères et soeurs immigrants de la région: MERCI D'ETRE LA!

Guy Chaussé  
Vice-président  
CAI des Bois-Francis

## PROLOGUE

Nous soulignons que ce livre est un livre parlé, issu spontanément de l'intérieur des gens. Il ne s'agit pas d'une oeuvre littéraire et nous pensons que le lecteur saura pardonner les lacunes que comporte sans doute un livre parlé.

Etre immigrant, avoir un accent, est une invitation à répondre aux mêmes questions durant toute une vie. On n'y échappe pas. L'immigrant est une énigme, comme nous l'a si bien dit l'un d'eux.

Nous avons eu le plaisir, la chance inouïe de rencontrer près de cent personnes dans la préparation de ce travail. Comment oser l'appeler un "travail"? Ces rencontres en furent tout autre. Quel véritable agrément que de faire connaissance avec ces gens venus de partout, chacun avec son histoire unique.

Le plus étonnant est le fait que ces mêmes gens ne considèrent pas avoir une histoire. Laissons juger les gens qui liront ces pages. Si nous pouvions formuler un souhait, ce serait de pouvoir rencontrer tous les immigrants dans notre région. Le fait d'être obligés de rentrer au travail tous les matins a limité quelque peu notre disponibilité envers ce projet de livre! Les soirs et les fins de semaines devaient nous suffir. Nous espérons que le livre ne s'en trouve pas appauvri pour autant.

En terminant, nous tenons à remercier en premier lieu, les immigrants eux-mêmes. Tous, sans exception, ont accepté de bonne grâce de nous rencontrer et de se raconter, une fois de plus. Ils nous ont reçus comme des invités et, sans s'en rendre compte, nous ont grandement facilité la tâche. Que d'heures mémorables avons-nous passées ensemble!

Merci à nos personnes-ressources et plus particulièrement Fabi Jutras, les soeurs Pellerin et Isabelle Ferland pour leurs renseignements judicieux. Au risque d'en oublier, disons simplement merci à tous les gens qui trouvent leur nom dans ce livre car nous n'oublions pas les témoignages des gens d'ici, témoignages évidemment essentiels.

A nos patients correcteurs, Guy Chaussé et Gilberte Sarthou, profonds remerciements pour vos précieux conseils et pour les leçons de français. Ces "cours de rattrapage" ont été salutaires!

Enfin, un grand merci à monsieur René Desmarais, président de Sanofi Santé Animale, à La Société Saint-Jean-Baptiste du Centre du Québec, et à tous les autres généreux commanditaires dont vous trouverez la publicité dans ce volume. Il est à souligner que ces mêmes commanditaires, tous d'origine étrangère, démontrent l'importance de la contribution de l'immigrant chez nous. Ils ont, avec le MCCI, rendu possible la publication de cet ouvrage LES BOIS-FRANCS TERRE D'ACCEUIL.

## LA REGION DES BOIS-FRANCS

Les premiers habitants l'appelaient déjà les Bois-Francis. Il ne serait pas étonnant que les chasseurs, indigènes ou blancs, désignaient déjà la région par ce même vocable. Ses nombreux et magnifiques hêtres, érables, merisiers, ormes et noyers seront plus tard à la base d'une industrie du meuble qui pourra rivaliser avec les plus grands au pays. Son sol riche fournirait contribuera à une industrie laitière encore florissante de nos jours.

En 1792, le régime en place crée le Bureau des Terres, dans le but d'arpenter et de peupler cette zone tampon située entre les seigneuries du long du fleuve Saint-Laurent et des Etats-Unis.

Le régime abandonne le système seigneurial pour favoriser celui de "townships" ou cantons. On désignait alors de "Eastern Townships" ou Cantons de l'Est toute la région située entre le fleuve et les Etats-Unis, de la rivière Richelieu à la Chaudière. La partie des Cantons de l'Est appelée les Bois-Francis correspond aujourd'hui à peu près aux MRC L'Erable et Arthabaska.

### Qui a peuplé les Bois-Francis?

Pour qui ne connaît pas l'histoire de notre région, le nombre de désignations à consonnance anglaise, tel Blandford, Warwick, Tingwick, Stanfold, peut porter à croire à un peuplement anglais. Pourtant, sauf exception, ce n'est pas le cas.

Ces noms de cantons ont leur origine chez les spéculateurs britanniques et loyalistes américains qui ont obtenu des chartes pour ces terres qu'ils espéraient initialement revendre à leurs concitoyens anglophones. L'idée primaire du gouvernement en place était de faire d'une pierre, deux coups. On espérait noyer le pays d'anglophones protestants pour, avec le temps, assimiler les francophones catholiques et, du même coup, peupler cette région exposée d'américains nouvellement affranchis de la mère patrie.

Or, relativement peu d'anglophones se sont établis dans les Bois-Francis. Ils ont préféré les cantons plus au sud, le Haut-Canada (l'Ontario) et les provinces maritimes. Les propriétaires des cantons ont compris qu'il valait mieux vendre à qui voulait acheter, dans l'occurrence, les Canadiens-français des vieilles seigneuries surpeuplées du long du fleuve, qui cherchaient de nouvelles terres.

En même temps que ces colons francophones sont arrivés des Irlandais, des Anglais et des Loyalistes américains établis à Tingwick, Ste-Elizabeth et Kingsey. Quelques familles Ecossaises se sont établies dans la région d'Inverness. Ces anglophones sont nos premiers immigrants dans la région des Bois-Francis.

Le but de ce travail n'est pas celui d'une étude exhaustive de l'immigration mais plutôt d'un "portrait" vivant et réel de l'immigrant et de sa contribution à notre société, tel que vécu chez nous. Pour cette raison, on ne trouvera pas de nomenclature ou

---

<sup>1</sup>Nom désignant ces américains préférant demeurer "loyaux" envers la couronne britannique plutôt que d'accepter l'indépendance de la colonie américaine en 1776.

de liste de noms de ces pionniers qui, exception faite des Irlandais, ont très peu de descendants parmi nous.

Il est cependant important de signaler quelques pionniers qui ont laissé leur empreinte. Kingsey Falls est colonisé par des loyalistes de la Nouvelle-Angleterre. Les **Wadleigh** en sont vraisemblablement les premiers colons. Rufus, né vers 1802, sera le deuxième protonotaire du district judiciaire d'Arthabaska. Sa maison deviendra le premier collège des Frères du Sacré-Coeur à Arthabaska.

Vers 1835, **James Goodhue** tient hôtel sur le long du chemin Craig, dans Chester Ouest. En 1848, on retrouve son fils, James, le seul protestant au Mont Christo (Arthabaska), où il a ouvert un magasin général. Aujourd'hui, le site est occupé par le garage Pierre Dufour. En 1881, Goodhue allait s'installer dans l'Ouest.

**Adolphus Stein** est originaire de Leipzig (Allemagne). Arrivé au pays en 1824, à l'âge de 20 ans, il s'installe à Québec et par la suite à Gentilly. De cet endroit, il se laisse tenté par l'aventure des Bois-Francis. En 1851, il ouvre un magasin à Arthabaska, y ajoute une perlasserie (fabrique de savon) et devient très prospère. Stein se fait construire une maison dans la côte qui prendra son nom. Un homme très actif, il est le premier maître de poste en 1854, le premier maire de St-Christophe en 1851 et lorsque la paroisse se détache du village, il devient le premier maire d'Arthabaskaville<sup>2</sup> en 1858.

Adolphus Stein a aussi le mérite d'avoir importé et planté des pommiers et d'avoir fondé en 1858 la Société d'agriculture d'Arthabaska. Il était nommé sous-agent de l'immigration à Québec en 1870 et devait quitter la région pour Québec en 1874. C'est à cet endroit qu'il décédait trois ans plus tard.

### **Les Irlandais**

Au courant de tout le XIXe siècle, des Irlandais ont continué à arriver dans la région. Ils sont, à vrai dire, le seul peuple immigrant de l'époque ayant encore une descendance connue. Étaient-ils plus susceptibles à l'intégration parmi les francophones? Possiblement. Le lien commun de la religion catholique y était sans doute pour quelque chose.

La famine des années 1840 ainsi que les conditions de vie difficiles en Irlande ont eu pour résultat d'attirer ces gens chez nous, du fait que le Canada comme l'Irlande étaient dans le giron de l'empire britannique. Dans les Bois-Francis, la paroisse de Tingwick a des origines irlandaises très nombreuses. Plusieurs de ces familles ont par la suite pris racine dans les environs, notamment à Warwick. Nous pouvons nommer les familles Gleason, Ling, Williams, McNeil et Purcell, entre autres.

---

<sup>2</sup>Arthabaskaville deviendra la ville d'Arthabaska lors de son incorporation en 1903.

Or, il était inévitable qu'avec le temps, une grande partie de ces immigrants s'assimile aux francophones. Aujourd'hui, nous comptons les très francophones McCarthy, Ling, Leahey, etc. parmi nous.

### **Les orphelins Britanniques**

Monsieur Alcide Fleury, notre "mémoire d'Arthabaska", nous a souligné la présence, au début du siècle présent, d'orphelins envoyés ici par une association de charité pour fins d'adoption. Son oncle, Jos Laroche, d'Arthabaska, avait ainsi adopté le jeune John Menzie, originaire de Manchester, en Angleterre. Monsieur Fleury se souvient que la famille Pierre Denault avait aussi adopté un jeune Britannique à la même époque.

Menzie a épousé dans la paroisse St-Christophe en 1909, Florida Desharnais et ils ont eu au moins une fille. Par la suite, cette famille serait partie pour Trois-Rivières, semble-t-il.

### **L'industrie a-t-elle attiré l'immigration?**

Dans les débuts de nos recherches, nous pensions découvrir bon nombre d'immigrants(es) dans les industries du meuble et du textile, vu l'importance de ces deux secteurs dans notre région.

Pourtant, nous avons dû nous rendre compte que ce ne fut pas le cas. La main-d'oeuvre locale semble avoir toujours suffi à combler les besoins de l'industrie. Bien sûr, les arrivants trouvaient de l'emploi dans celle-ci mais on ne peut pas conclure que l'industrie avait recours à l'immigration.

Dans le vêtement, l'installation de la Rubin Brothers à Victoriaville en 1924 et de la Utex en 1942 a amené quelques contremaîtres montréalais, notamment d'origine juive et italienne. La "Rubin", comme on dit localement, a compté plus de 1000 employés. Les soeurs Pellerin, Bernadette, Marie-Paule et Réjeanne ont travaillé de nombreuses années à cet endroit. Elles se souviennent de contremaîtres et de patrons d'origine étrangères mais, parmi les employées, il semble qu'il y en ait eu très peu.

Madame Gertrude Beudet était enfant dans les années '30. Elle se souvient que ses parents, qui avaient une grande maison à la campagne, prenaient en pension pour l'été la famille de monsieur Wingrad, contremaître d'origine juive à la Rubin.

Ces enfants anglophones, en plus d'apporter à Gertrude de la compagnie durant les vacances, fournissaient une occasion à celle-ci d'apprendre l'anglais et aux petits montréalais d'apprendre le français. Madame Beudet a aussi eu la chance d'avoir, quelques années plus tard, de bonnes amies hongroises, les soeurs Elisabeth et Claire Lovasz. Le père de ces dernières était un ébéniste de grand talent embauché par Victoriaville Furniture lorsque cette industrie s'est lancée dans la fabrication de cabinets de radios dans les années 1940. On lui a demandé de former une main-d'oeuvre spécialisée. La famille est retournée à Montréal par la suite mais a toujours restée en contact avec ses amies.

### **Conclusion**

Durant la période de défrichement des Bois-Francs, les habitants francophones ont connu relativement peu d'immigrants dans la plupart des localités. Le XIXe siècle ne connaîtra pas d'immigration intensive. De plus, les quelques Britanniques et Américains qui demeurent perdront bon nombre de leurs enfants, émigrés vers l'ouest et vers le sud. Ce phénomène se poursuivra jusqu'à nos jours, ce qui explique leur nombre restreint dans les Bois-Francs.

### **Pourquoi choisir les Bois-Francs?**

Au début, les nouvelles terres attiraient. Par la suite, les agglomérations invitaient les marchands, les commerçants, suivis des banquiers et des industriels, des hommes de loi. C'est là le cour normal du développement d'une communauté.

Au tout début, certains fabriquent de la potasse avec les cendres d'arbres brûlés. On passait de l'eau à travers la cendre; on laissait figer cette eau pour ensuite faire chauffer le mélange, qui se transformait en potasse. Le produit pouvait servir de blanchisseur de linge et aussi d'engrais.

Durant la seconde moitié du XIXe siècle, on trouve un peu partout dans la région, des fabricants de cuir, de beurre et fromage, de meubles, etc. L'industrialisation prend un essor avec l'arrivée du chemin de fer en 1854. Les premières grandes manufactures connaissent leurs débuts avant la fin du siècle.

Ces manufactures, malgré leurs noms anglais, sont établis par des francophones, sauf exception. La raison sociale anglaise est typique de l'époque et facilite peut-être les ventes à l'extérieur.

Maintenant, si on faisait connaissance avec ces gens venus d'ailleurs...

## D'OU VIENNENT-ILS?

Nous avons identifié 291 familles d'immigrants qui demeurent et travaillent dans les Bois-Francs. Les difficultés objectives et subjectives rencontrées durant notre enquête n'ont pas permis de faire un recensement complet de tous les immigrants établis ici.

Il s'agit d'environ 25 familles que nous n'avons pas pu rejoindre et de citoyens canadiens d'origine américaine.

Dans 20% des couples, un des époux est québécois d'origine.

### L'origine de la population immigrante (familles)

Algérie	2	Egypte	5	Pays-Bas	3
Allemagne	9	Espagne	3	Pérou	4
Argentine	1	Finlande	1	Pologne	4
Arménie	2	France	74	Portugal	1
Autriche	2	Grèce	6	Roumanie	3
Belgique	31	Haïti	9	Russie	1
Brésil	4	Hongrie	9	Salvador	2
Chine	8	Inde	1	Suisse	71
Colombie	3	Iraq	2	Syrie	2
Cuba	1	Italie	8	Tunisie	2
Rép. Dominicaine	1	Japon	1	Viêt-Nam	9
Ecosse	1	Liban	4	Yougoslavie	1

Pour une population de quelques 100 000 habitants qu'on retrouve dans les Bois-Francs, la population immigrante représente 0,7% si on considère en moyenne trois enfants par famille.

### Occupation

Agriculture	40%
Enseignement	10%
Professionnels	10%
Commerce	6,5%
Chefs d'entreprises et affaires	4,5%
Restauration	3%
Divers (industrie, services, commerces, retraité(e)s)	26%
	----
Total	100%



*Société de  
Généalogie de  
Drummondville*

545, rue des Écoles  
DRUMMONDVILLE, QC J2B 1J6



## UN ECOSSAIS PARMIS NOUS AU SIECLE DERNIER

Selon sa petite-fille, Emérina Ross Hamel, aujourd'hui âgée de 90 ans, **Philip Ross**, son grand-père, serait arrivé à Québec avec ses trois soeurs et son frère dans les années 1850. Ces Ross seraient apparentés à l'inventeur de la carabine Ross. La famille aurait quitté l'Ecosse pour fuir les guerres européennes dans lesquelles les régiments écossais étaient sans cesse entraînés.

Les Ross s'installent à Québec où il y a une minorité anglophone assez importante mais Philip poursuit sa route vers une ferme dans les Bois-Francs, possiblement en suivant un compagnon d'armes. Il reçoit une concession de 6 arpents par 1 mille, dans le rang 7, entre Victoriaville et St-Albert.

Il s'acharne sur son travail sans pouvoir éloigner la solitude, qui, soir après soir, reste la seule compagne de notre jeune homme. Un beau jour, Philip, qui a déjà environ 30 ans, retrouve le "régiment" ou plutôt une "famille instantanée" en décidant d'épouser une veuve avec 13 enfants.

Le mariage a lieu à Arthabaska le 13 août 1860 et on le dit fils de Francis Ross et de Josette Case. L'heureuse épouse, Esther Pépin, pour sa part, est veuve de Louis Provencher dit Béland.

Le couple ajoutera deux petits Ross à la maisonnée: **Elzéar** et **Alphonsine**. Plus tard, ces deux enfants quitteront le nid la même année pour se marier - Alphonsine, le 16 février, avec Joseph Marcotte et Elzéar, le 3 août 1885, avec Céline Tourigny. Elzéar et Céline auront neuf enfants dont Emérina (Arthur Hamel).

Dans le recensement de Ste-Victoire de 1887, on retrouve dans le rang des Pointes Métiviers Nord - Elzéar Ross, 25 ans, Céline Tourigny, 28 ans, Aldéa, 7 mois, Philippe Ross, 59 ans et Esther Pépin, 68 ans. (3)

Nous ne pouvons nous empêcher d'admirer son audace. Et quelle audace! En choisissant un coin de pays nouveau où tout était à faire, en apprenant une langue difficile à l'âge adulte et en prenant à charge une grande famille, Philip Ross, le courageux soldat écossais, représente un phénomène unique parmi les défricheurs du futur Ste-Victoire au milieu du siècle dernier.

Le brave homme est décédé le 15 septembre 1910 à l'Hôtel-Dieu d'Arthabaska âgé de 79 ans. Son fils, Elzéar, a assuré la descendance avec ses neuf enfants. Il est décédé le 31 août 1932 à l'âge de 71 ans. Le nom de Ross est encore bien présent dans la région de nos jours.

---

<sup>3</sup>Si Ste-Victoire d'Arthabaska m'était contée, Claude Raymond, Imprimerie d'Arthabaska, 1990.





La famille d'Elzéar et Célina Ross (à gauche, en avant, Emérina, à l'âge de quatre ans).

## LES PERIPETIES D'UN FLAMAND

Dans notre région où l'immigration est relativement récente, il y a eu quelques phénomènes uniques, c'est-à-dire, des gens qui étaient, à leur époque, les seuls de leur pays d'origine établis dans leur village d'adoption.

Un cas des plus intéressants a été celui de la famille d'Hubert Timmermans et de son épouse, Maria Lucia Reamakers. Voici les détails que nous avons recueillis de leur petite-fille, Irène Timmermans Brochu. Hubert, un tailleur de vêtements pour hommes, et son épouse étaient des Belges flamands venus de Bruxelles en 1885. Ils avaient au moins cinq enfants: Victor (16 ans), Marie (14 ans), Antoine (11 ans), Jean (9 ans) et Victorine (5 ans).

L'Immigration canadienne les envoya aussitôt à Lac Mégantic. Pourquoi envoyer un tailleur et sa famille sur une terre de colonisation, cela, personne ne le sait! Il nous semble que ce père de famille aurait été beaucoup plus utile à la ville qu'à la campagne pour y exercer son métier. A l'époque, l'importation du prêt-à-porter n'était pas encore chose courante.

Hubert Timmermans ne sera ni le premier ni le dernier à être envoyé à un endroit mal choisi. Nous avons rencontré plusieurs immigrants qui ont subi le même sort. Il est curieux de constater ce phénomène dès 1885 et encore un siècle plus tard!

Revenons à notre sujet car ici se produit le premier détail particulier dans cette histoire. Gardons en vue que les Timmermans sont Flamands, donc leur langue est le flamand, ils ne parlent pas français. Or, à Mégantic à l'époque de leur arrivée, il y a beaucoup d'anglophones, des Ecossais surtout. Les enfants Timmermans, bien qu'installés au Québec, apprendront l'anglais puisqu'entourés de ces Ecossais!

Deuxième détail: les parents décident de quitter Mégantic et d'aller vers Québec. Ils sont envoyés à St-David-de-Lévis. Les enfants sont maintenant bilingues, ils parlent le flamand et l'anglais... mais toujours pas le français, détail important si l'on choisit de demeurer à St-David-de-Lévis, il va sans dire.

L'école, pour bien des garçons, (si l'auteur se fie à ses propres souvenirs!), n'est pas toujours très captivante même en comprenant la langue qui y est parlée. Imaginons maintenant l'école pour des grands garçons, des adolescents, qui ne comprennent absolument rien du langage parlé autour d'eux. Est-il surprenant qu'avant longtemps, Antoine et Jean "changent d'école", qu'ils préfèrent l'école buissonnière et y passent parfois leurs journées à la pêche ou dans les bois plutôt que sur les bancs d'école?

Mais ces journées bucoliques ne seront malheureusement pas éternelles. Les fils Timmermans devront gagner leur croûte et remettre à plus tard la quête des diplômes. Avant longtemps, ils trouvent du travail et ils apprennent le français tout naturellement au travail.

Et pourquoi les Timmermans étaient-ils partis d'Europe?



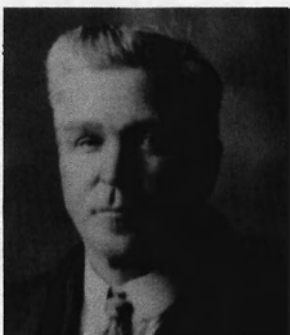
**Théo Busch, violoniste.**



**Simonne Hamel, l'inspiratrice du Comité d'accueil international.**



**Maison construite par Philip Ross, dans le 7e rang.**



**Jean Timmermans, père d'Irène T. Brochu.**



**Elzéar Ross et Céllna Tourigny.**



**Victorine Timmermans.**



**Marie Timmermans.**

"Tannés des guerres, et puis ici c'était l'Eldorado", dit madame Brochu.

Ont-ils eu de mauvaises expériences en arrivant ici?

"Ils ont eu des problèmes d'argent. Ce n'est pas qu'ils n'en avaient pas assez apporté mais je crois qu'ils avaient peut-être des difficultés dans la conversion de cet argent et ils ont trouvé que l'argent disparaissait vite."

Nous avons aussi demandé à Irène si ses grand-parents avaient regretté leur décision d'émigrer.

"Oui, même qu'un jour ils avaient pris la décision de prendre le bateau à Québec pour retourner à Bruxelles. C'était tard l'automne et en arrivant au quai ils ont appris que le dernier bateau de l'année était parti...le jour avant! Ils sont retournés chez eux bien déçus mais dans les mois suivants, ils ont décidé de rester."

"Plus tard, en 1900, mes grand-parents sont retournés en Belgique avec Victorine, la plus jeune, qui avait 20 ans. Les autres étaient mariés. Ils sont restés un an, juste assez pour se rendre compte qu'ils préféraient leur pays d'adoption, finalement! Je suppose aussi qu'ils s'ennuyaient de la famille installée ici."

Ont-ils fini leurs jours à St-David?

"Oui, je crois qu'ils sont inhumés là-bas mais les enfants se sont éparpillés. Je sais que Victor est décédé à Mégantic. Victorine est allée à Montréal et les autres sont restés à Lauzon."

Et son père, Jean, qui s'est un jour retrouvé ici?

"Mon père était mesureur de bois. Il avait son diplôme et en était très fier vu qu'il n'avait pas beaucoup d'instruction. Il était appelé à travailler à différents endroits. Il passait l'hiver au chantier, comme bien des hommes de son temps. Il a travaillé à Villeroy et à Fortierville où il a connu ma mère. Il travaillait pour la Wayagamack à Trois-Rivières et s'est installé à Victoriaville au début du siècle. Ma mère s'occupait du magasin et de la boulangerie pendant qu'il était au chantier."

Y avait-il d'autres Belges à Victoriaville dans le temps?

"Je n'ai jamais rencontré d'autres Flamands ici, mais il y a eu une famille de Wallons avant la guerre, les Christianssens, Quand ils sont arrivés ici, ils ont regardé dans l'annuaire pour voir s'ils n'y trouveraient pas d'autres noms belges et ils sont venu nous voir. Nous sommes devenus de bons amis. Mais ils ne sont restés qu'un an ici; il y avait un garçon de mon âge, Gaston, que j'ai revu par hasard, longtemps après, à Magog."

Quelle langue parlait-on à la maison chez vos parents?

"Mon père parlait l'anglais et ma mère le français. Ma mère comprenait parfaitement le flamand mais elle ne voulait pas le parler. C'est une langue dure, une langue gutturale et elle était Canadienne-française alors ce n'était pas sa langue. Ma grand-mère, qui demeurait avec nous, n'a jamais appris le français ni l'anglais alors il fallait connaître le flamand pour parler avec elle. Je le comprenais dans ma jeunesse."

Victoriaville devra attendre à 1973 avant l'arrivée d'un autre flamand, Léon DePauw, notre "Roger Bontemps".

## DE LA MESOPOTAMIE

Nous avons dérangé Michel Haroon en Floride, d'où il s'est fait un plaisir de nous entretenir un peu sur l'histoire de sa famille. A Victoriaville et dans la région, le nom de Haroon est très connu puisqu'ici et à Lac Mégantic il y a eu une mercerie Haroon depuis le temps de la Première Guerre Mondiale.

"Mes parents venaient tous les deux de la Mésopotamie<sup>4</sup>. Mon père est arrivé en 1912. Ils sont partis à cause de persécutions religieuses - ma famille est chrétienne - mes grand-parents ont été tués par les musulmans. Pourquoi sont-ils venus ici? J'avais un oncle qui était ici depuis longtemps, environ 1880, à Lac Mégantic. Il était commerçant. C'est pour ça que mes parents se sont installés à Lac Mégantic.

"Ils ont tout perdu durant la crise. Ils ont été obligés de tout recommencer en neuf. C'est là que mes parents ont décidé de repartir à Victoriaville. J'avais un cousin qui était gérant au magasin Régence. Mon père a ouvert un magasin au coin de Notre-Dame et St-Henri. C'était en 1937. Deux ans après, il ouvrait au coin de St-Augustin et Notre-Dame. Il a été là de '39 à '44. De '45 à '59, le magasin était au 37 Notre-Dame Ouest. En '56, moi j'ai ouvert où je suis présentement.

"J'avais 10 ans quand je suis arrivé à Victo de Lac Mégantic."

Y avait-il des gens d'autres pays à Victo dans ce temps-là?

"Oui, il y avait Kasbarah, Zakaïb, Charles David - tous des commerçants."

D'où venaient-ils ces gens?

"Ils étaient Libanais."

Comment étaient vu ces étrangers par la population locale?

"Les gens de ma génération étaient bien acceptés. Nous autres, on a fréquenté les mêmes écoles, on a grandi ensemble. La génération d'avant en ont arraché un peu plus parce qu'ils parlaient moins la langue. Les gens qui parlaient avec un accent étaient mal vu, des fois, mais, on n'a pas eu de problèmes. Les gens étaient formidables, honnêtes. On faisait parti de la communauté. Aujourd'hui, c'est encore mieux. Il y a eu une évolution. Les idées se font dans les écoles."

Vous avez des frères et soeurs?

"On était trois garçons. Un est décédé maintenant. Les trois ont vécu à Victoriaville mais là, mon frère est rendu à Montréal."

Vous avez l'air à aimer Victoriaville...

"Victoriaville, c'est la ville qui a la population la plus attachante. Même en Floride, des gens de chez nous sont contents de se voir et de jaser ensemble. Les gens nous respectent."

Y a t-il de la place pour les immigrants chez nous?

"Oui, bien sûr qu'il y a de la place. Il faut des immigrants pour qu'une ville grandisse. Une nouvelle culture, c'est ça qui

---

<sup>4</sup> aujourd'hui partie de l'Iraq, de la Syrie et de la Turquie

fait grandir...la preuve - les Etats-Unis. C'est l'évolution de différentes cultures qui fait la progression des affaires, la création."

Et chez les Haroon, ça va continuer à progresser?

"Ça fait trois générations de Haroon au magasin. Je ne sais pas s'il va en avoir une 4ième. J'aimerais bien ça. Mais, mes gars sont pas "marieux!"

Souhaitons que ces "pas marieux" découvrent bientôt les joies de la petite famille!

FABRICE CHARMEAUX, prop.



**Bergerie ROCAMBOLE**  
Agneaux de boucherie

RANG 9, ST-REMI DE TINGWICK, QUE.

Tél: (819) 382-2242

Manufacturier de Meubles



1595 DE GUISE - (819) 362-2286 - PLESSISVILLE, QUE.

CLAUDE VERAQUIN, Président

Fondé: 1953

Emplois: 15



**La Pisciculture  
du Lac William inc.**

2421 Route 265  
St-Ferdinand  
P. Québec, Canada  
G0N 1N0

Bureau: (418) 428-9200  
J.P. Reville: (418) 428-9372  
Yves Bouffard: (418) 428-9260  
Téléfax: (418) 428-9686  
Telex: 05-833580

Fondé: 1980

Emplois: 6



2600 rue Vallée  
C.P. 127  
Plessisville  
Québec, Canada  
G6L 2Y6  
Tél.: 1 (819) 362-9337  
Fax: 1 (819) 362-9336

*Daniel Vigneau*

PRÉ-DÉBITS, EXCLUSIVEMENT EN CHÊNE BLANC NORD-AMÉRICAIN

Fondé: 1988

Emplois: 12

(819) 362-3101



**Les Ateliers  
GILRO Enr.**

Jouets de bois  
Jeux  
Rénovation de meubles

1840 Painchaud,  
Plessisville, Qc G6L 2Z3



**LE PARADIS DE L'ARTISANAT  
LATINO-AMÉRICAIN**

LATIN & ASIAN HANDCRAFTS

799, rue Notre-Dame O. VICTORIAVILLE, Qc G6P 1T9  
PRESCILIANO DEXTRE (819) 758-8240

*L'étincelle-de-Vie*  
**RHUMART**

Nom: MARCEL DERENNE

Tél.: (819) 362-6981

Le système Auto-Santé Rhumart diminue le stress.  
Faire du conditionnement physique cellulaire,  
c'est vouloir améliorer sa qualité de vie.



## LES GRECS ET LA RESTAURATION

Dans les Bois-Francis, la plupart des villes ont "leur" restaurant grec. Victoriaville en avait cinq à elle seule en 1991. L'engouement pour les brochettes, les pikilia et les baklava ne cesse de grandir dans notre région.

On estime à 75 000 la population d'origine grecque au Québec, et plus de 90% sont à Montréal. Il s'agit d'une immigration récente, surtout des années 1955 à 1975. Environ 25% sont dans la restauration, pour notre grand bonheur, pourrait-on ajouter!

### **A.D. Sangaragos, le premier Grec à Victoriaville**

Sur la rue Notre-Dame Ouest, tout près du rond-point, est un restaurant grec connu de tous. Ce n'est pas d'hier qu'un Grec nous fait bien manger à ce même endroit. Mais, bien avant chez Maxime, vers 1925, selon Paul-Gérard Poitras, monsieur Henri Brunelle louait le local à **A.D. Sangaragos** et sa dame (une très grande femme d'une beauté exceptionnelle, selon monsieur Poitras). Ce couple grec a opéré le restaurant pendant une vingtaine d'années. Il faisait aussi de la crème glacée très en demande, différente de la nôtre et à laquelle il ajoutait des fraises fraîches fournies par le père de Paul-Gérard!

À l'époque, monsieur Poitras était adolescent. De bon client qu'il était, il est devenu avant longtemps, un grand ami du couple grec. Il en aurait long à raconter à ce sujet et, en fait, nous espérons que ce monsieur à la mémoire prodigieuse publiera un jour ses souvenirs.

Les Sangaragos ont quitté Victoriaville pour la Grèce. La malchance a fait que la guerre les surprennent dans ce pays pendant leur séjour. Ils ont été arrêtés et internés dans un camp de concentration pendant plusieurs années, comme ils ont raconté à Paul-Gérard longtemps après, à leur retour à Montréal. Il les a perdus de vue par la suite.

### **Chez Maxime, une "institution" à Victoriaville**

Par la suite, le restaurant a changé de mains plus d'une fois. Il y a une trentaine d'années, il est devenu le premier restaurant chinois de la ville, le Won Loo.

Le propriétaire chinois l'a vendu en 1970 à George Karkaselis, un grec de Montréal, qui l'a rebaptisé le Maxime. Le 15 août 1973, **John Angelopoulos** l'a acheté de ce dernier. Il y est toujours.

John est né en Grèce d'où il est parti dans les années '60, comme tant de jeunes de son pays, à l'époque. Il est allé voir à New York et à Toronto avant de se fixer à Montréal. Sa grand-mère avait émigré à cet endroit après la Guerre. De là, il est venu s'installer pour de bon à Victoriaville en achetant le Maxime, comme nous l'avons mentionné plus haut.

Pourquoi a-t-il choisi notre région?



"Je viens d'une petite ville en Grèce et je voulais retrouver quelque chose de semblable. J'aime les petites villes. Les gens ont le temps de se parler."

Comment a-t-il été reçu par les gens d'ici?

"J'ai été bien reçu. Les gens étaient polis. Tout le monde me saluait. Je ne parlais pas un mot de français en arrivant. Je l'ai appris avec le monde. Ici, c'est la meilleure région pour les immigrants."

Est-il en contact avec les communautés grecques d'autres villes?

"On se connaît ici. Je connais aussi ceux de Trois-Rivières et de Québec."

Ses enfants ont-ils appris le grec?

"Ils n'avaient pas le choix, je parlais juste ça!"

Les immigrants se font souvent accusés de "voler des jobs". Nous avons demandé à John ce qu'il en pensait.

"Moi, je n'ai pas volé de job, j'en ai créé 50!" Au moment où nous nous sommes parlés, John avait deux restaurants.

A-t-il des projets d'expansion?

"Non, plus à mon âge. J'ai acheté un deuxième restaurant et c'est assez. Je n'ai plus besoin de travailler si fort. Il est temps que je me repose un peu."

Et c'est ce que nous te souhaitons, John, mais en espérant pouvoir continuer encore longtemps à déguster ces assiettes gargantuesques que "le Maxime" nous a habitués à apprécier.

## LA DEUXIEME GUERRE MONDIALE ET SES CONSEQUENCES

Durant la deuxième guerre mondiale, on assiste à un des plus grands déplacements de populations de tous les temps; 30 millions de personnes sont arrachées à leur foyer. Il s'agit d'un transfert forcé d'une partie des populations des pays vaincus par l'Allemagne et ensuite par l'URSS.

A la fin de la guerre, il existe en Europe 11,078,000 de personnes déplacées d'origine non-allemande: 5,922,000 en Allemagne, le reste en zone soviétique. Les personnes déplacées étaient les prisonniers de guerre, les déportés ou travailleurs forcés et les réfugiés. Tout ce monde se trouve dans des camps ou sur des lieux de travail.

Pour nourrir et soigner toutes ces victimes de la guerre et du nazisme, pour faciliter leur rapatriement ou pour retrouver dans un autre pays une existence d'homme libre, les Nations Unies mettent en fonction une agence spécialisée, l'Organisation internationale pour les réfugiés (O.I.R.), qui sera active entre 1948 et 1952.

Le rapatriement semble la solution la plus logique mais les transformations politiques survenues en Europe de l'Est limitent à 5% les personnes retournées dans leur patrie d'origine. 60% choisissent l'émigration dans un pays d'accueil et 35% demeurent sur place, c'est-à-dire en Allemagne, en Autriche et en Italie.

Ainsi, entre juillet 1947 et décembre 1951, le Canada reçoit 123,479 réfugiés qui se dirigent essentiellement vers l'Ontario et le Québec. La plupart détiennent un contrat de travail d'un an, surtout dans l'industrie et l'agriculture.<sup>5</sup>

Dans les Bois-Francs, nous retrouvons des Polonais, des Roumains, des Russes, des Ukrainiens, des Lithuaniens et des Estoniens travaillant dans l'industrie du meuble ou à la ferme. Parfois les femmes s'engageaient comme aide-ménagères. Après un an, la plupart quittent la région pour Montréal et Toronto. Pour donner une idée du pourcentage qui optaient pour l'Ontario, sur le bateau de l'un d'eux en 1949, seulement 150 sur 750 d'entre eux sont restés à Montréal, selon Pintilii Pocora.

Seule une poignée de ces braves gens de l'Europe de l'est se sont installés ici pour de bon et y ont refait leur vie. Les usines de meubles ont fourni de l'emploi à ces gens qui avaient pour la plupart une connaissance de métiers connexes. Ils ont marié des francophones et se sont intégrés malgré les énormes difficultés initiales de langue et d'adaptation.

---

<sup>5</sup>Chiffres tirés de: Les réfugiés, Que Sais-je?, #1092, 1963

## AU GOULAG

A la suite d'un pacte entre Hitler et Staline en 1939, les deux tyrants se divisaient la Pologne entre eux sans ingérence de l'un sur l'autre. **Théo Nahorny** était un étudiant de 15 ans dans l'est de la Pologne lorsque l'armée soviétique s'appropriâ la région. Comme la plupart des gens de son village, il fut placé dans un train à marchandises avec toute sa famille - ses parents, deux frères et une soeur - et déporté en Sibérie dans un camp de travail. Malgré la promesse que les familles ne seraient pas séparées, la sienne le fut, aussitôt arrivée à destination. Il n'a jamais revu aucun membre de sa famille, malgré des recherches après la guerre.

Comme tout le monde le sait, la vie dans ces camps de travail forcé était extrêmement pénible. Les prisonniers étaient maltraités, assujettis à un régime de travail inhumain, peu et mal nourris. Certains jours, ils ne recevaient qu'une miche de pain pour toute la journée. Des milliers d'entre eux sont morts.

Inutile de dire qu'à sa sortie de la Russie, Théo était maigre comme un squelette et de plus, il était complètement aveugle. Les médecins ont attribué cette condition à sa diète. Hélas, le remède fut presque pire que la maladie: on lui prescrivit du foie de veau cru et du fiel de poisson!

*"Il a retrouvé la vue", dit madame Rita Nahorny, "mais vous savez, il n'a jamais pu manger du foie par après. La simple mention du mot le faisait grimacer!"*

Après avoir passé deux ans dans les camps sibériens, le jeune homme eut la chance de s'échapper et de se joindre à la résistance. Il a passé le reste de la guerre comme partisan actif avec ses concitoyens polonais basés en Angleterre. Malgré son jeune âge, il a pu apporter sa contribution à l'effort de libération de son pays.

Après la guerre, son village dévasté est demeuré sous la férule soviétique et le pays entier est passé sous le contrôle du Parti communiste. L'Angleterre a pris en charge les déportés et prisonniers de guerre. Pour ceux et celles qui ne pouvaient ou ne voulaient retourner dans leur pays, elle leur offrit l'émigration dans n'importe quel pays du Commonwealth.

Théo et un copain de la Résistance choisirent le Canada. *"Ils se souvenaient d'avoir vu ce pays dans des films et il leur semblait si vaste et beau, avec un climat semblable à celui de Pologne, en somme un pays d'abondance", rapporte madame Nahorny.*

C'est ainsi que les deux se retrouvèrent à Halifax où un cultivateur leur offrit du travail. Ils y restèrent assez longtemps pour approfondir leur connaissance de l'anglais.

En 1947, ils ont poursuivi leur route jusqu'à Montréal et là, des gens qui cherchaient de la main d'oeuvre les attendaient. Les deux se sont alors retrouvés sur la ferme Alain, à Victoriaville. Après deux ans sur la ferme, monsieur Alain leur offrit d'entrer à son usine de meubles, la Victoriaville Furniture. La plupart des polonais allaient s'installer à Toronto et à Hamilton et les deux

pensaient faire de même. Mais lorsque monsieur Alain leur offrit cet emploi, les deux ont dû prendre une décision. Alors que son copain décidait de partir, Théo choisit de rester. Il devait finir ses jours à cette usine.

"Et comment l'avez-vous connu, votre futur mari?"

"Mon frère travaillait avec lui à l'usine et il me l'a présenté."

"Et quand c'est devenu sérieux, vos fréquentations, qu'elle a été la réaction de votre famille?"

"Ma mère avait juste deux inquiétudes - quelle religion pratique-t-il et est-ce qu'il va te laisser plus tard et retourner dans son pays, car cela s'était déjà vu."

"Et ces inquiétudes, elle les a perdues?"

"Très vite! D'abord, pour ce qui est de sa religion, il avait la même que nous autres et pour l'autre, il était tellement fin, la famille s'est très vite attachée à lui."

Dans notre entretien avec madame Nahorny, nous lui avons demandé d'essayer de nous aider à comprendre ce que peut être la vie d'un immigrant réfugié qui a connu les atrocités de la guerre, son adaptation ici dans la région, au travail dans une usine, dans la vie sociale et dans sa famille.

"Dans les premiers temps, il a souffert de la solitude. Ne connaissant pas la langue, c'est le plus gros handicap. La solitude est plus pesante ailleurs. Quand on est chez nous et qu'on s'ennuie, on peut aller prendre une marche, jaser avec quelqu'un; mais un étranger qui ne parle pas la langue, il est seul."

"Il a appris le français au travail, en grande partie. Il ne se donnait pas de cours dans ce temps-là pour les nouveaux arrivés. Il a trouvé ça difficile, c'est sûr, mais c'était un homme qui se faisait des amis facilement. Il avait beaucoup d'amis. Il ne voulait jamais déranger, alors il s'arrangeait pour ne jamais rien faire pour se faire remarquer. Il y a toujours des gens pour rappeler aux immigrants qu'ils ne sont pas chez eux. Je crois qu'un immigrant se sent souvent perçu comme un intrus, même des années après son arrivée. Et pourtant, ils ont tellement à nous offrir, un vécu difficile, une expérience de vie riche qui peut tant nous apprendre. On a tous quelque chose à apprendre d'eux."

Après plus de 16 ans de mariage, Rita et Théo Nahorny ont eu leur unique enfant, une fille, qui est aujourd'hui étudiante en éducation spécialisée.

Vous avez dû la gâter un peu...

"Qu'il en était fier! Je crois qu'elle remplaçait un peu la famille qu'il avait perdue."

Monsieur Nahorny est décédé à l'âge de 52 ans. Les années de mauvais traitements en Sibérie y furent sans doute pour quelque chose.

## UN ROUMAIN A VICTORIAVILLE

**Pintilii Pocora** avait appris la menuiserie au lycée en Roumanie. Par la suite, il avait choisi une carrière dans la Marine Royale et lorsque la guerre s'est déclarée, il était capitaine. Il a passé la majeure partie de la guerre interné dans des camps et, après la guerre, il a été parmi ceux qui ont choisi l'émigration.

Il faut savoir que le gouvernement canadien, entre autres, envoyait des gens pour "recruter" les prisonniers de guerre qui désiraient émigrer au Canada. Ils les renseignaient un tant soit peu sur les conditions de vie ici, les possibilités d'emploi, etc. et plusieurs milliers de ces gens ont pu trouver refuge ici. Dans la confusion qui régnait, couplée au problème de langue, certains de ces émigrés ont eu des surprises de taille. Par exemple, Pintilii avait choisi l'Australie. Pourtant, à sa grande surprise, il s'est retrouvé en route pour le Canada, sur le même bateau qu'un autre futur Victoriavillois, le polonais Simon Stojc!

Plus spécifiquement, il s'est retrouvé à Victoriaville, dans le cœur des Bois-Francs, à cause de ses connaissances en menuiserie. Ne parlant pas un mot de français, les premières semaines à l'usine ne furent pas faciles. Comme il dit dans son langage bien à lui, "*C't'affaire-là, la langue, est importante, c't'affaire-là.*"

Une petite anecdote qu'il raconte en riant aujourd'hui explique bien les difficultés de compréhension lorsqu'on ne parle pas la même langue que ses collègues de travail. Un jour, on lui demande une "*patte de chaise*". N'ayant vraiment aucune idée de ce que pouvait être cet objet, mais vu qu'en roumain cela s'entendait comme "*un vieux lit*", il s'est mis à chercher ce lit, évidemment sans succès. Et c'est ce jour-là qu'il a appris ce qu'était une patte de chaise!

À son arrivée en 1949, les salaires n'étaient pas ceux d'aujourd'hui - il gagnait 65 cents/hre. Un jour, il entend dire qu'une usine à Ste-Thérèse paie ses employés beaucoup plus. Sans faire ni un ni deux, il quitte son emploi à 4 hres du matin et part pour Ste-Thérèse, rencontre le contremaître, un allemand, lui parle dans sa langue (les camps de travail lui ont apporté au moins cela de positif - il en est sorti polyglotte!), fait le tour de l'usine, se montre intéressé et demande combien les employés sont payés.

Quelle ne fut pas son étonnement de recevoir pour réponse - "*45 cents l'heure!*" "*Parfait*", de lui répondre notre ami, "*je vais y repenser*" et sur ce, il fila à vive allure vers Victo!

Avec ces difficultés et bien d'autres, a-t-il regretté son choix d'émigrer ou encore de rester ici? "*Qui travaille réussit, qui veut pas travailler, réussit pas*", dit-il. Il nous assure que la vie n'aurait pas été plus facile en Roumanie, après la guerre. Il se souvient, par exemple, que chez lui il n'y avait pas de chauffage dans les usines en hiver.

Aujourd'hui, Pintilii profite d'une retraite bien méritée. Après une carrière dans l'usine de meubles, il avait tâté du



**Marriage de Théo Nahorny et Rita Marcotte, béni par le père Rondeau; à gauche, Pintilii Pocora et son épouse, Noëlla.**



**La famille de Peter et Ellsabeth Heeremans.**

commerce de la chaussure de 1970 à 1978 en achetant le magasin de Chaussures Beauchesne. Après cette deuxième carrière ici, il était rendu à l'âge de la retraite et heureux de l'être! Un de ses grands plaisirs est de faire de la cuisine.

Il a maintes fois régalé les membres du Comité d'Accueil avec ses plats roumains. Dernièrement, nous lui avons demandé s'il voulait faire quelque chose, par exemple, son fameux boeuf en gelée pour la soirée d'ouverture. Il n'a pas hésité entre un oui ou un non mais a répondu tout simplement, "un grand ou un petit?" Il ne lui venait même pas à l'idée de refuser.



## A PRINCEVILLE, UNE SEULE FAMILLE DE LA HOLLANDE

Ils cultivaient une petite terre à Velsen, près d'Amsterdam et les possibilités d'achat de terres étaient très limitées, même en 1952. Il faut se rappeler que dans les Pays-Bas (que nous appelons erronément la Hollande car la Hollande n'est en fait que le nom de deux des cinq provinces des Pays-Bas), une grande partie de la terre au centre du pays a été soustraite à la mer.

Pour la plupart d'entre nous, cette pratique de récupérer de la mer de nouveaux espaces est plus ou moins inconnue. Il serait peut-être de mise de donner au moins une explication sommaire du procédé employé par ces hollandais débrouillards.

D'abord, on a drainé l'eau de mer et ensuite on a enrichi cette terre salée en y semant du jonc. Pourquoi du jonc? Parce que le jonc pousse rapidement, fait beaucoup de racines et de grandes tiges. On brûle une partie de cette récolte et on enfouit le tout, ce qui engraisse à la terre. En répétant ces opérations au besoin, on peut bientôt semer n'importe quelle récolte.

Ces terres, qu'on appelle "polders", appartiennent en perpétuité au gouvernement tout en étant travaillées et habitées par des particuliers. Elles demeurent dans les mêmes familles au même titre que les autres terres, donc elles sont rarement disponibles. C'est pourquoi Peter et Elisabeth Heeremans ont songé, il y a déjà 40 ans, à émigrer dans un pays où ils pourraient avoir une belle grande ferme bien à eux et être en mesure d'offrir le même avenir à leurs cinq enfants.

En février 1952, dans le pire de l'hiver, nos courageux Hollandais avec leurs trois garçons et deux filles: Jan, Peter, Mia, Corrie, et Jacques, (ils auront un autre fils, Arthy, deux ans plus tard) arrivent au Québec. Le ministère de l'Immigration soumet leur cas au Dr Jean-Louis Saint-Hilaire de Princeville. Ce dernier demeurera un ami dévoué durant toute sa vie et les Heeremans en parlent encore avec beaucoup de reconnaissance.

En Hollande, les Heeremans avaient pris des leçons d'anglais, mais du français, qui serait beaucoup plus utile au Québec, rien. "La langue, c'est le pire problème pour un immigrant," selon Peter. Heureusement, la famille fut placée sur une ferme à Gentilly pour les premières semaines et là, la chance a voulu que ce soit dans une famille des plus gentilles, les Lebleu.

Peter voulait travailler comme aide-fermier le temps qu'il faudrait pour pouvoir acheter une ferme, ce qui a nécessité quatre ans de labeur et une couple de déplacements avant de se retrouver sur la ferme qu'il devait acheter à Princeville. Le travail sur les fermes était déjà à l'époque, tout comme aujourd'hui, en grande demande. La main d'oeuvre fiable et qualifiée est rare.

Avant de parler des pérégrinations de la famille, mentionnons ici un incident cocasse qui s'est produit dans les tout premiers temps au pays, à Gentilly. Les Heeremans furent présentés au curé et à une autre famille hollandaise installée à cet endroit. Dans la conversation, Peter mentionne que dans sa paroisse d'origine, il



chantait dans le chœur à la messe. Ces paroles ne sont pas tombées dans l'oreille d'un sourd. Le curé enchanté l'invita tout de suite à faire de même ici, le dimanche suivant.

Notre rossignol n'y voyait pas d'obstacles; chanter dans un chœur, ce n'est pas si gênant. Il y serait. Le dimanche arrivé, la famille se dirige à l'église et Peter monte au jubé pour prendre sa place dans le chœur.

Rendu en haut, il regarda partout autour de lui. A son grand désespoir, la seule autre personne là était l'organiste! Il comprit donc que le chœur, ce serait lui et lui seul! Le cœur battant, la gorge sèche, Peter prit dans ses mains tremblantes le cahier de chants et se demanda bien comment il ferait pour chanter en solo dans une langue étrangère!

Mais cela se passait en 1952, donc encore à l'époque des messes en latin, où qu'on fut dans le monde catholique. A son grand soulagement, Peter reconnut cette langue universelle devant lui et, après une couple de faux départs de la part de l'organiste qui lui faisait des signes désespérés pour qu'il entonne, tout rentra dans l'ordre et les fidèles reconnaissants eurent le plaisir d'entendre une voix nouvelle à la grand-messe de Gentilly.

#### **On doit partir**

Une famille accueillante, les Lebleu, se rappellent avec nostalgie Peter et Elisabeth. A leur arrivée sur cette ferme, l'hôtesse leur avait servi un bon repas avec sa propre famille. *"Si vous aviez vu la table"*, raconte madame Heeremans, *"ça avait l'air d'une table préparée pour une noce!"*

Mais, malheureusement, le travail manquait ou plutôt l'aide d'un engagé n'était plus nécessaire après quelques semaines. L'Immigration envoya donc la famille sur une autre ferme, cette fois-ci presque dans un autre monde, à La Croche, petit village dans la région de La Tuque, dans le haut de la Mauricie, une expérience inoubliable pour tous.

Après des heures interminables de route à travers la forêt, ils arrivèrent enfin, tard un soir de fin d'hiver. Ici, hélas, pas de comité de réception et encore moins de "table de noce" n'attendaient les voyageurs épuisés. Oh, que non!

Une vieille cabane perdue dans les bois, glaciale et dépourvue des plus simples accessoires serait leur nouveau chez-soi. Même pas un lit pour y passer la nuit. Elisabeth retient ses larmes pendant que la marmaille affamée et épuisée exprime tout haut, dans la candeur enfantine, le mécontentement que les parents ressentent mais gardent en-dedans.

Le temps passé à cet endroit a été une expérience difficile dans la vie de ces nouveaux arrivants - conditions de vie pénibles, travail dur, isolement quasi total, salaires de crève-faim. Il fallait s'en sortir et Peter fit une demande à l'Immigration de lui trouver mieux.

Le directeur de l'Immigration à Québec est touché par la situation des Hollandais et, non seulement leur trouve-t-il une

nouvelle ferme dans une région beaucoup plus habitée mais *il les y conduit lui-même dans sa voiture, de Québec à Princeville.*

Ici enfin, les Heeremans trouveront la sérénité et le bonheur avec la famille Levasseur et, sans le savoir, travailleront sur la ferme qui deviendra la leur, quatre ans plus tard. Mais, il faudra d'abord déménager encore une fois avant que cette ferme soit disponible car elle n'était pas à vendre.

Peter loue une ferme à St-Léonard dans l'espoir d'être enfin chez lui. Six mois plus tard, monsieur Levasseur, qui avait apprécié le travail de Peter et s'était attaché à la famille, vient lui faire une proposition qu'il ne peut refuser. Il lui annonce que sa ferme est maintenant à vendre et qu'il souhaite que ce soit lui qui l'achète. Il lui fait des conditions alléchantes et la famille Heeremans se retrouve encore une fois, mais cette fois-ci pour de bon, sur la ferme qui sera bientôt la ferme Heeremans.

Sur cette belle ferme bien située tout près de la ville, les enfants ont grandi. Comme tous les enfants, les petits Heeremans ont vite appris le français et ont pu ainsi servir de professeurs à leurs parents. Les deux plus vieux avaient 12 et 10 ans à leur arrivée au pays. A cette âge, l'apprentissage d'une langue est un problème mineur, contrairement à l'âge adulte.

Jusqu'à l'année fatidique de 1970, la vie de cette famille s'est passée relativement sans événement. L'adaptation s'est bien faite, il n'a jamais été question de faire demi-tour. Tous se sentaient vraiment ici chez eux et tous étaient très impliqués, chacun à sa façon, à la vie sociale de leur terre d'adoption.

En 1970, la foudre vient raser la grange-étable avec la récolte et l'équipement, un dur coup à prendre. Mais, rien ne sert de s'apitoyer sur ses malheurs, on se retrouse les manches et on recommence. Avec l'aide des voisins, on reconstruit de grands bâtiments modernes et fonctionnels.

S'il y a un aspect précieux de la campagne québécoise qui n'a jamais changé, c'est l'esprit d'entraide. Dans nos nombreuses visites sur les fermes de la région, ce sujet est revenu maintes et maintes fois sur le tapis.

Lorsqu'un malheur frappe ou même lorsqu'il y a tout simplement une construction à entreprendre, les voisins y sont et c'est tous ensemble que l'on monte une bâtisse en quelques semaines, au seul coût du matériel. Nombreux sont les immigrés qui nous ont affirmé qu'ils n'avaient jamais vu cela dans leur pays d'origine. Dans le cas présent, Peter nous a raconté qu'il avait eu "*beaucoup d'aide, il y avait même deux prêtres!*"

### **L'heure de la retraite**

En 1976, Peter et Elisabeth sont au pays depuis déjà 24 ans. Les enfants sont élevés, la relève est présente sur la ferme et ils se sentent prêts pour commencer à "*se la couler douce*" un peu, après tant d'années de labeur.

Jan et Peter, les deux plus vieux des enfants, prennent la relève d'une façon officielle cette année-là et ils y sont toujours. Ils ont bien de quoi à s'occuper avec quelque 120 bêtes, dont plus

de 50 vaches laitières. Tous deux mariés avec des filles de la région, ils ont à leur tour contribué à la relève probable d'une troisième génération vivant sur cette ferme.

Les parents, pour leur part, ont toujours bien apprécié le doux repos de la retraite. Ils n'ont pas tout lâché, loin de là. Après avoir oeuvré dans diverses organisations telles les Producteurs de Lait, la Chambre de Commerce et Centraide, ils ont par la suite offert leurs connaissances à l'Age d'Or et à l'Institut du 3e âge. Ils ont repris des cours de bridge, jeu qu'ils avaient appris en Hollande, dans le temps. La retraite leur a aussi permis, comme à tant de québécois, de fuir nos hivers rigoureux au profit du soleil chaud de la Floride, et cela neuf hivers de suite.

Et comment résumant-ils cette vie, ce choix de quitter la Hollande pour le Québec, l'adaptation, l'intégration et tout?

"Le pire problème, c'est la langue. Un exemple: un jour, mon employeur me demande quelque chose en pointant devant la maison", raconte Peter. "Je n'ai pas compris ce qu'il voulait mais puisqu'il pointait vers le parterre et l'arbre, j'ai cru qu'il voulait que je nettoie ce parterre. Il part pour le village et moi, je passe le bateau partout autour de l'arbre et sur tout le parterre, je nettoie ça comme il faut. C'était bien propre."

"Il revient du village, regarde l'arbre et me demande "qu'est-ce que t'as fait?" Il était de très mauvaise humeur - ce qu'il m'avait demandé était de couper l'arbre!"

Pour le reste, les Heeremans affirment qu'ils ont été bien acceptés ici et que plusieurs familles les ont aidés dans leur intégration. En s'intéressant aux organismes locaux, ils ont aussi montré leur bonne volonté de s'intégrer et sont conscients que ceci est important pour tout immigrant.

Sur la ferme, ils ont dû modifier certaines méthodes qu'ils pratiquaient chez eux, surtout en raison du climat mais tout cela s'est fait sans difficulté. A savoir si quelque chose les avait surpris en arrivant ici, Peter se souvient surtout que les fermes étaient toutes noires, c'est-à-dire qu'il y a 40 ans, la plupart des bâtiments de ferme étaient en bardeaux sans peinture tandis qu'en Hollande il y avait beaucoup de couleur. Aujourd'hui, évidemment, tout cela a bien changé...et pour le mieux.

La population locale les a-t-elles acceptés? Ils sont d'avis que oui. D'ailleurs, parmi les nombreuses coupures de journaux qu'ils ont accumulés à travers les ans, nous en trouvons mentionnant que "La famille Heeremans est honorée par le CSC" et "A Princeville M. Peter Heeremans, l'homme de l'année".

Le premier article se réfère au Cercle social et culturel de Princeville en 1973 qui a voulu souligner le courage et la persévérance de cette famille depuis son arrivée en 1952. Le second honneur, de la part de la Chambre de commerce de Princeville, dont Peter est l'un des vice-présidents en 1977, met en évidence ses talents de recruteur, son travail dans le comité des activités sociales, son assiduité aux réunions ainsi que son étroite collaboration à tout ce qui contribue à la vie de la Chambre de commerce.

Aujourd'hui, les Heeremans sont à la retraite. La ferme est entre bonnes mains: leurs deux aînés et leurs épouses continuent de pratiquer ce beau métier. Ces enfants, à leur tour, sont aussi actifs dans les organisations locales: école, gouvernement municipal, producteurs, etc. Déjà, une troisième génération est d'âge à prendre la relève.

Les parents ont passé neuf beaux hivers au chaud en Floride alors que la santé le permettait. Aujourd'hui, la prudence (et le médecin!) demande qu'ils ne s'éloignent pas trop du patelin. Ceci n'est pas une corvée; avec leur grande famille presque toute au Québec (leur fille aînée est aux Etats-Unis). La chaleur que leur apportent les enfants, les petits-enfants et les ami(e)s fait presque oublier la Floride.

**RESTAURANT**  
**Tél.: 758-1516**  
**CHEZ**



**37 Notre-Dame Ouest  
Victoriaville**

Fondé: 1970      Emplois: 25

TÉL.: (819) 752-3288

**RESTAURANT**  
**LA MAISON WONG ENR.**  
**BUFFET CHINOIS**

650 BOUL. JUTRAS, LOCAL 30, VICTORIAVILLE, P.Q. G6P 6S2

Fondé: 1991      Emplois: 50



**Marc Bieler**  
Président

**Les Canneberges ATOKA Inc.**

25, route 218  
St-Louis de Blandford,  
Québec, Canada,  
G0Z 1B0

Tél.: Bureau (819) 364-7094  
Fax: (819) 364-7088

Fondé: 1984      Emplois: 5 à 20

restaurant  
**VILLAGE  
MYKONOS**  
6, TOURIGNY - VICTORIAVILLE  
TÉL.: 752-5863



Fondé: 1985      Emplois: 6

**Victoria**  
restaurant

157, Notre-Dame Ouest  
VICTORIAVILLE

**Tél.: 752-5550**

Fondé: 1967      Emplois: 22

**RESTAURANT**



**L'ORIENT**

136 Notre-Dame Est, Victoriaville  
(819) 758-8289 - (819) 758-8280

Fondé: 1976      Emplois: 16

**Camping  
St-Valère**

170, CHEMIN LUNEAU  
ST-VALÈRE, P.Q. — G0P 1M0

TÉL.: (819) 353-1216

FASQUELLE, Michel      Tél.: (819) 353-1216  
Répondeur

## DE LA MERE PATRIE

Le Québec, par ses liens de sang avec la "douce France", la mère patrie, a été depuis les premiers temps de la colonie une terre de prédilection pour les français. Depuis les premiers établissements terreneuviens par des pêcheurs basques et bretons au XVIIe siècle jusqu'à la conquête par les anglais en 1760, le Canada a continuellement reçu des colons français. Après la conquête, le gouvernement anglais a rendu plus difficile l'immigration de ce pays mais, après quelques décennies, tout est rentré dans l'ordre et le flot a repris.

Dans notre coin de pays, ce sont les descendants des premiers colons français qui, en quête de terres, ont quitté leurs fermes le long du fleuve St-Laurent pour s'aventurer à l'intérieur du pays. Les Bois-Francs ont été colonisés et défrichés par ces canadiens. Au milieu du siècle dernier, ils sont venus des régions de Nicolet et Bécancour, St-Pierre-les-Becquets, Bellechasse.

Plus près de notre époque, des français sont arrivés, un à un, poussés par le goût de l'aventure, le goût du défi, de l'Amérique. Après la guerre, l'Europe a vu sa jeunesse partir vers le Nouveau Monde. Quoi de plus naturel, dira-t-on, pour un Français de jeter le regard vers l'autre terre française, le Québec, et de venir parmi les "Français du Canada", comme nous appelait de Gaulle.

## LE BEARNAIS

Pourtant, le jeune Béarnais, **Jean Sarthou**, de sa belle vieille ville de Pau, dans le sud-ouest de la France, rêvait en premier lieu de la lointaine Australie. Dans les années d'après-guerre, il avait bien visité l'Italie et l'Espagne mais n'y avait pas trouvé là son Shangri-la.

Hélas, le billet pour le continent de l'autre hémisphère coûtait la somme incroyable de 300,000 francs. Le Canada étant beaucoup plus accessible à 100,000, la décision fut prise d'aller voir de ce côté-là!

C'est un 11 décembre 1951, après un interminable vol de 12 heures ponctué de nombreux atterrissages (nous sommes à l'époque des "forteresses volantes") que Jean put enfin dégourdir ses pauvres jambes à l'aéroport de Dorval.

Avec tout son avoir dans deux petites valises, il se transporta au bureau d'emploi de la rue Bleury, à Montréal. Jean était employé dans le service social dans son pays, mais il ne se faisait pas d'illusion sur sa situation dans un nouveau pays et il était prêt à accepter le premier emploi disponible.

Il se considéra donc chanceux de décrocher immédiatement un emploi sur une ferme à Ormstown, dans le sud-ouest de la province. Il y resta six mois tout en cherchant autre chose qui serait plus à son goût.

**"Tu connais pas ta religion?"**

En mai 1952, Sarthou, qui a toujours aimé bricoler dans le meuble, voit une demande d'emploi dans ce domaine à Victoriaville. Il s'y rend et entre chez Victoriaville Spécialités où il restera jusqu'en 1960. Il travaillera avec 90 employés au salaire de 50\$/semaine.

A l'époque, il y a très peu de Français à Victoriaville. Jean se souvient d'y avoir connu Jacques Canin et André Brière, qui y sont toujours.

Quelle est l'atmosphère dans les usines de meubles dans les années '50?

*"C'était l'époque où même un chef de centrale syndicale disait publiquement: "les immigrants volent vos jobs". Cela a beaucoup changé."* Monsieur Sarthou, comme tous ceux qui le connaissent comprendront, n'est pas le genre à s'apitoyer sur son sort ou même de vouloir critiquer les attitudes passées, même lorsqu'il est très évident qu'il aurait parfaitement raison de le faire.

En éternel optimiste qu'il est, il a tendance à rire de ces faiblesses humaines. Parmi les anecdotes qu'il nous a contées, en voici une qui en dit long sur les attitudes de l'époque. Un contremaître prenait plaisir à invectiver les immigrants. Un jour qu'il n'en finissait plus de descendre tous les saints du ciel, Jean lui demanda tout bonnement, *"Qu'est-ce que vous voulez dire par câl..., tab... et tout ça?"*



Le contremaître, dont nous tairons le nom, l'accrocha par la chemise et lui répondit, "Hos... d'frança d'tab..., tu connais pas ta religion?"

Un autre employé de la même usine nous a affirmé que plusieurs français n'ont pas pu supporter cette atmosphère et sont partis "Jean est le seul qui est resté", nous a-t-il raconté, visiblement impressionné. Mais, parce qu'il fut capable d'en rire, il eut la détermination de passer au travers et d'attendre la chance de trouver enfin un emploi dans son domaine, ce qui eut lieu en 1960.

Nous lui avons demandé de nous parler de la cérémonie de l'assermentation telle qu'il l'a vécue en 1956.

"La demande de citoyenneté était affichée au Palais de Justice pendant trois mois. Au jour convenu, la personne se rendait devant le protonotaire où il lisait une longue formule qui disait entre autres qu'il renonçait à son pays et était prêt à le combattre s'il le fallait. C'était une formule violente."

Aujourd'hui, les Sarthou se la coulent douce à la retraite. Gilberte a consacré sa vie à l'enseignement. Son appui inconditionnel à "son français" provient de l'amour et de la loyauté envers un être cher, bien sûr, mais aussi d'une compréhension réelle de ce que l'immigrant peut ressentir.

Comment, direz-vous, une québécoise de si vieille souche, une Tremblay(!) peut-elle vraiment comprendre ce phénomène? Eh bien, qu'on ne se le cache pas, au début des années '50, la mentalité de clocher était, malheureusement, plus souvent la norme que l'exception, à peu près partout au Québec. Il n'est donc pas surprenant qu'une petite Tremblay du Saguenay fut considérée comme "immigrante" par une partie de la population locale, à son arrivée ici. Certaines personnes ne se gênaient pas pour lui reprocher de ne pas être "de la place". Elle dérangeait. Comme une immigrante.

Mais tout cela est du passé, heureusement. Les communications ont révolutionné les mentalités. Les Sarthou sont plus actifs que jamais et la retraite n'est, hélas, pas encore cette période de repos qu'ils envisageaient. Pas qu'ils s'en plaignent, puisqu'ils sont actifs par choix. Gilberte se dévoue dans l'AQAA, un organisme ayant pour but la préservation et la conservation de bâtiments historiques et à l'Institut du 3e Age où elle donne des cours d'histoire et de français. Jean est depuis toujours un passionné du jardinage. Son grand jardin est sûrement un des plus beaux du coin. En tous cas, les oiseaux semblent le croire. La gent ailée adore ses groseilles et ses pommes!



## L'ASSERMENTATION

Dans une petite salle du Palais de Justice d'Arthabaska, un homme et son épouse sont debout devant un juge habillé comme eux, en civil. Autour d'eux, il y a un va-et-vient incroyable, des secrétaires entrent, fouillent dans les classeurs, ouvrent des tiroirs, les ferment, en ouvrent d'autres, partent et reviennent; on entre dans la salle comme on entre dans un moulin.

C'est dans ce capharnaüm qu'ils tentent péniblement de lire un texte interminable dans une langue qu'ils connaissent mal. La formule pousse l'indiscrétion jusqu'à s'enquérir des bonnes moeurs des immigrants. Aux mots "**je renonce à mon pays**", c'en est trop. La dame craque, s'effondre en larmes. "Est-ce vraiment nécessaire, monsieur le juge?", plaide-t-elle dans une langue que seul son mari comprend, "n'ai-je pas déjà juré fidélité à la reine?"

Denise Côté et Lise Rousseau ont été invitées à assister avec Jim Aubut à une assermentation au Palais de Justice d'Arthabaska il y a 20 ans. Ils en sont revenus bouleversés. Ce document, qui était l'aboutissement d'une décision pénible et longuement réfléchie et qui faisait que des êtres humains devaient renier leur pays d'origine pour devenir des citoyens canadiens, était signé dans une atmosphère totalement démunie de décorum. Comme le décrit madame Côté, "c'était comme si ce papier à signer n'avait pas plus d'importance qu'une licence d'automobile!"

Il fallait que cela change et le Comité d'Accueil s'en chargerait. On se penche alors sur les correctifs que l'on désire apporter, on rencontre le juge Claude Pinard (qui fait les assermentations à l'époque et qui, d'ailleurs, les fait toujours) et on lui fait part d'observations sur la formule existante: les lacunes, le décorum et tout. Il est pleinement d'accord et il encourage le Comité à poursuivre la lutte jusqu'au bout. Par contre, si l'on veut vraiment faire changer le processus d'assermentation, suggère-t-il, vaut mieux écrire directement à son Honneur la Juge Françoise Laporte, de la Cour de Citoyenneté canadienne.

Au grand bonheur du jeune groupe d'accueil, madame Laporte répond non seulement favorablement mais d'une façon très enthousiaste à leurs propositions. Cependant, pour démontrer une volonté générale et populaire, elle propose que le Comité demande l'appui du plus grand nombre possible de groupements semblables. Aussitôt dit, aussitôt fait: le 16 février 1973, le comité des Bois-Francs envoie son mémoire aux comités de Trois-Rivières, de Sherbrooke et d'autres groupements en leur faisant le message de la juge Laporte.

Ce simple et sincère petit mémoire parti de Victoriaville sera à l'origine de changements importants dans la formule d'assermentation. Ses onze points humaniseront désormais le rituel de l'assermentation. Madame la juge Laporte avait été à ce point touchée par le mémoire qu'elle en avait fait publier les points saillants dans *La Presse*.

En résumé:

- les gens seront maintenant regroupés pour prononcer le serment;
- ils ne seront plus seuls comme des accusés devant le juge...et ce juge portera la toge, question de décorum;
- ils pourront inviter des parents et amis à la cérémonie;
- ils seront présentés au juge par un membre du Comité (ils seront des individus et non pas que des noms sur une feuille);
- ils recevront une copie du texte du serment avant la cérémonie.

Enfin, tout le monde sera invité à une petite réception avec parents et ami(e)s ainsi que le juge.

Ici, à l'initiative du Comité et grâce à la générosité de la Société canadienne de la bible, on a pris l'habitude de donner en cadeau la bible sur laquelle on a prêté serment. Le juge se fait un plaisir de dédicacer ce souvenir de l'événement.

Le rôle du Comité d'Accueil a été si important dans tout cela qu'il n'était pas rare de voir de ses membres agir comme parrain ou marraine pour présenter les candidats au juge. Dans certains cas, ces mêmes gens du Comité étaient les premières personnes à s'intéresser au sort de ces immigrants. "Les visites à domicile ont été une expérience agréable qui nous a donné le goût d'avoir des contacts. Ils n'étaient plus des étrangers, ils sont devenus nos amis", résume Lise Rousseau.

*Il n'y a pas d'étrangers, seulement des ami(e)s que nous ne connaissons pas encore.* - proverbe irlandais.

#### Evolution du serment

Ici comme ailleurs, la croyance populaire veut qu'il soit plus facile de tasser un éléphant que de faire bouger le gouvernement. Or, heureusement, il y a des exceptions. La preuve, cette simple requête, partie des Bois-Francis en février et visant à faire changer la formule d'assermentation, a fait son chemin rapidement.

La Nouvelle du 12 juin 1973 rapporte que les changements suggérés sont intégrés au processus. L'article décrit le parrainage de M. et Mme Antoine Morcos, la présentation au juge et l'explication des formalités. Le journaliste écrit que "par ailleurs, nous avons remarqué avec plaisir que dans le texte du serment - texte qui a été et est toujours l'objet de contestations - le paragraphe relatif à la renonciation au pays d'origine a été supprimé."

Abolie officiellement le 8 janvier 1974, cette déclaration de renonciation se lisait comme suit: "*Je, X, renonce par les présentes à toute allégeance et civilité à quelque souverain ou état étranger dont je puisse être actuellement sujet ou citoyen.*"

La formule avait jadis été encore plus agressive, semble-t-il, exigeant un serment engageant le nouvel immigrant à combattre, au besoin, son propre pays - ce qui fit dire à Jean Sarthou, notre concitoyen d'origine française, à sa femme - "*Il fallait que je t'aime beaucoup pour dire ce qu'ils m'ont fait dire aujourd' hui.*"

Par ailleurs, les autorités du Secrétariat d'Etat, en consultation avec un grand nombre de groupes ethno-culturels, devaient "pondre" une nouvelle Loi sur la citoyenneté canadienne (C-20) qui entrerait en vigueur en 1977. La nouvelle Loi éliminait bon nombre des injustices et obstacles de la loi antérieure.

Selon un communiqué du Secrétariat d'Etat du 27 juillet 1976, les buts de cette nouvelle Loi étaient de rendre les formalités d'acquisition de la citoyenneté plus logiques, plus justes et plus uniformes et devaient ainsi encourager l'immigration. La Loi devait assurer un même traitement à tous les candidats à la naturalisation, quel que fut leur sexe ou leur pays d'origine.

C'est cette loi qui réduisait la période de résidence réglementaire de cinq à trois ans et qui enlevait les clauses sexistes, donnant dorénavant les mêmes droits aux mères qu'aux pères.



**LE CAI EN PHOTOS.**



## LE MODÉLEUR DE PLESSISVILLE

"Mon père avait une petite entreprise de modelage à Rouen. Nous faisons des modèles de bois pour des articles en fonte. Après mon régiment, en 1952, mon père m'a dit, "Va voir aux Etats-Unis ce qu'ils font dans ce domaine, afin de connaître le marché."

Je n'ai pas pu avoir de visa pour les Etats alors je suis venu au Canada. J'y ai travaillé un an comme modeleur à Toronto et Montréal et puis, j'ai décidé de rester. Un ami à Québec m'a trouvé du travail ici, à Plessisville, à la Forano.

Après un an, je souhaitais partir quelque chose, être à mon compte. Dans le temps, il n'y avait pas d'ébénistes. Il y avait plusieurs grosses manufactures de meubles dans la région où on faisait du travail à la chaîne, mais des ébénistes qui faisaient tout le travail, je crois qu'il n'y en avait pas.

Il y avait un petit atelier avec 2-3 machines à vendre. C'est ça que j'ai acheté et que j'ai agrandi petit à petit depuis ce temps-là. J'ai construit des p'tits bouts, selon mes moyens!

J'avais une publicité dans La Feuille d'Erable et les contrats sont arrivés. Au début, c'était pas riche - je faisais surtout de la réparation de meubles et des trucs comme ça mais par après j'ai eu de bons contrats de restaurants, par exemple. Une décoratrice de Québec nous a aussi refilé plusieurs demandes pendant les premières années. Dans ce temps-là, j'avais 8 employés.

J'aime la petite entreprise. Je n'aime pas la pression, alors je ne voudrais pas avoir 50 personnes. J'aime tout voir, toutes les opérations. Aujourd'hui, c'est plutôt mon fils qui doit s'occuper des contrats et de la plupart des opérations. Moi, je fais encore un peu d'administration mais je lui ai vendu la compagnie et je passe de moins en moins de temps aux affaires."

**Claude Véraquin** a beaucoup travaillé. Il n'a jamais compté ses heures à l'usine. Il vante sa compagne de vie extraordinaire qui a été un soutien indéfectible, tant durant les années de vaches maigres que durant celles des vaches grasses.

Les banques n'ont pas été d'un tel soutien, malheureusement, et ceci lui a fait perdre inutilement des contrats intéressants, surtout avant les années '70. Il voit un lien direct entre cette attitude des banques, ce manque d'appui à la petite industrie et le retard du Québec dans ce domaine.

### Vers la retraite

Les Véraquin ont trois fils. L'ainé est prêtre en Italie; le second aime le bois autant que son père et est celui qui prend sa relève à l'usine. Le troisième est musicien et réparateur d'instruments de musique à Montréal.

Ont-ils des petits-enfants? Hélas, pas encore. Claude est un peu désolé de voir le manque d'empressement de ses deux fils éligibles à lui procurer cette joie d'être grand-père, mais il est confiant qu'ils se décideront bien un jour.

Claude tente de garder une bonne habitude - celle de se réserver le samedi pour lui-même. S'il entre à l'usine, ce n'est pas pour travailler sur un contrat. C'est pour se fabriquer des choses pour lui ou pour la famille. Il a toujours autant de plaisir à corroyer aujourd'hui qu'il y a 40 ans!

En plus, il a repris un autre passe-temps auquel il avait déjà tâté il y a longtemps: la peinture. Et tout cela entre deux voyages de pêche par année aux Escoumins.

"C'est tellement beau", s'exclame-t-il, visiblement impressionné par "l'immensité du paysage".

A ce propos, nous l'avons questionné sur les différences qui l'avaient frappé entre la France et le Québec.

"J'ai adoré ça. Les gens étaient très honnêtes et sans complications. Si c'est blanc, c'est blanc et si c'est noir, c'est noir. La parole ici était importante. Les gens venaient, commandaient et on s'entendait sur le prix. On pouvait se fier. Et tout ça sans papiers, dans ce temps-là. La parole était suffisante. Ils venaient chercher la commande comme prévue."

Venir de la vieille Europe à la nouvelle Amérique entraîne un réajustement dans ses cadres de références.

"J'ai trouvé difficile de ne pas pouvoir faire référence à la civilisation. En Europe, on regarde à droite, il y a une vieille église, à gauche un vieux château, des ruines qui datent de plusieurs siècles. Parfois, les européens ont l'air instruits parce qu'ils connaissent l'histoire mais ils ne le sont pas plus dans le fond, c'est qu'ils grandissent parmi ces vieux monuments. Ils en apprennent l'histoire, forcément."

Et la mentalité du Québec des années '50?

"Ce qui m'avait surpris, c'était l'autorité de l'Eglise à l'époque. Elle était partout. Aussi, il existait une certaine naïveté, et je ne dis pas cela dans un sens péjoratif. Les gens ici avaient, et ont toujours, cette joie de vivre, cette spontanéité. Je n'ai jamais eu l'impression d'être à l'étranger...j'avais plutôt l'impression d'être chez moi, quelque part en province." Les réactions de la famille à son idée d'émigrer...

"Si ma famille était déçue? Ma soeur, oui, je crois. Mon frère a pris en charge l'entreprise familiale et qui aurait été trop petite pour nous deux. Mes parents ont cru que je faisais pour le mieux."

Sur l'importance de la belle-famille...

"Ma femme est d'ici, cela a aidé beaucoup. J'avais tout de suite une vie sociale, une vie de famille. Un émigrant, ça laisse tout ce qu'il a. Parfois, il faut avoir quelqu'un sur qui se décharger le coeur. Si la banque vous refuse un emprunt ou que tout va mal à l'usine, vous ne pouvez pas toujours arriver à la maison et jeter tout ça sur votre femme. Elle aussi, elle a eu sa journée et les enfants et tout. Alors là, c'est important d'avoir un beau-frère ou quelqu'un à qui on peut parler. Ça ouvre la soupape!"

Un dernier mot sur les liens avec la mère-patrie...

"Bien sûr que j'aime toujours retourner en France. On retrouve les choses de l'enfance, ses racines. Et puis, on mange bien! J'ai envoyé les enfants chacun à leur tour, tout seul, quand ils étaient jeunes. Je voulais qu'ils connaissent mes racines à moi. Heureusement, ils ont tous aimé leur séjour et ont développé un attachement à la famille et à la France."

Après 40 ans, veut-il toujours rester avec nous?

"Bien sûr, je serai ici pour l'éternité! Avec les hivers qu'on a, on se "conserve" bien ici, même quand tout est fini!"



## LE MONSIEUR AUX GROSSES MALLES

Le 13 septembre 1966. Avant cette date, ils étaient à Moulins-sur-Allier; après, à Victoriaville. Ils y sont toujours, un quart de siècle après. Et nous en sommes fort reconnaissants! Colette est auvergnate et Jacques est berrichon mais dans l'annuaire du Bell, ils se confondent aux Gagnon et Tremblay avec leur nom québécois de Thibault.

Il était menuisier-ébéniste et elle, sténo-dactylo. Ils avaient deux jeunes enfants (deux autres allaient compléter la famille ici). Jacques avait de l'ambition; il voulait avoir son usine à lui et lorsque celle qu'il avait à l'oeil est devenue inaccessible, la décision s'est prise de partir au loin et de venir voir si le Canada était assez grand pour ses ambitions!

"Dans les années '60, il y avait beaucoup de publicité pour attirer les immigrants au Canada. On avait besoin d'ouvriers spécialisés. On s'est présenté au consulat et là, le gars a tout fait pour nous décourager - le Canada, c'est froid, c'est loin, c'est ci, c'est ça. Mais comme nous étions déterminés et que j'avais réponse à tout, il a fini par nous dire, «Allez-y, dans trois ans vous aurez votre chalet sur le bord du lac!» Ce n'est pas cela que nous voulions, mais enfin...

"Nous avons pris le bateau pour un trajet de six jours. C'était une compagnie anglaise mais au petit déjeuner, nous avions un garçon italien qui ne comprenait pas un mot de français. Je demandais, en pointant du doigt des choses sur le menu - «Qu'est-ce que c'est qu'ça? Qu'est-ce que c'est qu'ça?» T'aurais dû voir ça arriver! Il avait apporté tout ce que j'avais pointé! Et le pire, c'est qu'on a tout mangé!

"A Québec, la dame d'Immigration-Québec - une dame Castonguay, je me souviendrai toujours - a été vraiment extraordinaire. Elle a fait des téléphones pour nous trouver de l'emploi, une place pour rester et tout. Finalement, on nous a envoyé à Victoriaville où je trouvais du travail et un logement la même journée!"

Ce jour-là, Jacques est entré chez Vic Mobilier de Magasin et il y est toujours en 1992. Il vaut la peine de s'arrêter ici pour dire un mot sur cette entreprise puisqu'elle a été fondée en 1959 par un compatriote des Thibault, monsieur Jacques Canin, arrivé au pays en 1951. Comme nous savons, la décennie d'après-guerre a connu une vague d'immigration européenne. Les Canin faisaient parti de ces gens de caractère et d'ambition prêts à tenter leur chance en Amérique. Ils s'en estiment comblés.

La compagnie fabriquait, à ses débuts, du mobilier de restaurant. En 1966, elle a pris un tournant important dans son développement en se spécialisant dans le mobilier commercial pour magasins. Son défi des années '90 est de développer le marché américain. La firme compte 90 employés(es).

Nous avons demandé à Colette et Jacques s'ils avaient regretté leur décision d'immigrer.

"Jamais!", répond aussitôt le mari. Mais, son épouse a connu des débuts difficiles. "Moi, si. Je m'suis bien ennuyée, les premiers temps. En France, je travaillais alors que rendu ici, j'étais à la maison, alors que Jacques, lui, il était avec des gens toute la journée mais moi, je me sentais bien seule. Et je ne comprenais rien quand les gens parlaient. Je ne voulais pas toujours les faire répéter et passer pour une «maudite française!»

### **Ploc! Une autre grosse!**

"Colette, Jacques, je sais que vous avez de délicieuses anecdotes de cette époque. Vous voulez en partager quelques-unes?"

Jacques: "Un samedi, je regarde dehors et je vois mon voisin, monsieur L. en train de laver sa voiture. J'étais nouvellement arrivé alors je ne connaissais pas grand monde. J'm'en vais le voir et on jase pendant qu'il achève son boulot et là, qu'il me dit, «Bon, embarque, on va aller la faire sécher.» Moi, je pensais qu'il allait faire un tour sur la route, je m'suis dit, parfait, on va voir la campagne.

"Mais non, il se dirige vers le centre-ville et s'arrête au Grand Union! Là, il dit pas un mot mais il fait quelques signes des doigts. Quelques minutes après, ploc! - j'ai deux grosses bouteilles de bière devant moi et il en a deux devant lui.

"Moi, je bois très peu de bière, un verre de temps à autre, et voilà que j'ai ces deux grosses bouteilles à boire. Enfin, on jase et sans que je m'en aperçoive, lui, il boit les siennes assez vite et le v'là encore qui fait des signes en l'air et ploc! - j'ai deux autres grosses bouteilles devant moi! J'avais beau protester, rien à faire, hein?"

"Un moment donné il entre deux gars qu'il connaissait. Ils viennent s'asseoir à notre table. Encore les signes dans les airs et ploc! - deux autres grosses devant tout le monde! Ah là, je dis, j'en veux plus, j'en ai assez. La table était pleine, j'te dis, on n'aurait pas pu en ajouter une autre. Là, je l'ai surveillé, L., et quand il s'est encore mis à faire des signes, j'ai dit, là, c'est moi qui paie, mais je n'en prend plus!"

"Ce jour-là, j'étais vraiment inquiet. Il fallait bien que je retourne chez moi avec lui. J'me d'mandais bien comment il allait faire pour conduire après toute cette bière mais, il était habitué et on s'est bien rendu. Pas besoin d'te dire que je n'suis jamais retourné avec lui pour faire sécher la voiture!"

### **Les français et le joul**

Tous les deux, vous aviez de la difficulté avec le joul?

"Jacques l'a saisi plus vite que moi", dit Colette, "c'est peut-être parce qu'il était entouré de gens toute la journée. Moi, ça m'a pris du temps. Aujourd'hui, c'est drôle quand je vais quelque part avec Annick (Rondeau, arrivée ici l'automne dernier). Parfois, elle écoute les gens qui nous parlent et elle me regarde. Je sais qu'elle veut que je lui traduise un mot qu'elle n'a pas saisi et je me revois lorsque je suis arrivée ici.

"Vous voulez une anecdote. Un jour, je devais aller chercher la voiture au garage. Cela ne faisait pas longtemps que nous étions ici. Le garagiste me donne les clés et me dit, «Vous direz à votre mari que j'l'ai fait ronner pis tout est correct!» Je n'avais aucune idée de ce qu'il disait mais je me répétais cette phrase pour la dire à Jacques exactement comme il m'avait dit, en espérant que lui la comprendrait! Heureusement, il l'a comprise."

### Jacques Thibault dans "Les aventures du siffleux"

Dans ses premières années à Vic Mobilier, Jacques devait souvent aller installer des comptoirs et autres meubles un peu partout dans la province et en Ontario. Ces voyages ont été pour lui une source intarissable d'anecdotes savoureuses dont voici deux exemples pour votre plaisir.

"Un jour, je me suis rendu à St-Romuald installer des comptoirs de pharmacie. Je suis descendu avec "le siffleux" - les gars l'appelaient ainsi parce qu'il sifflait tout le temps - et nous avions dû prendre la vieille camionnette qu'on appelait la minoune. Elle aurait dû entrer au garage mais nous n'avions pas le temps de le faire.

"Il était déjà tard en partant et, en plus, on pouvait pas aller très vite avec la minoune, alors on est arrivés à une heure du matin. Je descends de la camionnette et je dis au siffleux de reculer le plus près possible pour descendre le matériel. Je me dirige vers la porte et j'entends un bruit de vitre qui casse et j'me retourne. Il avait reculé dans la vitrine!

"Bon, nous ne connaissons personne à St-Romuald. Il fallait bien trouver des panneaux pour boucher la vitrine. On n'avait pas le choix; il fallait réveiller le pharmacien. Il se lève et vient nous rejoindre, contacte quelqu'un qui peut nous apporter des panneaux et enfin, nous avons pu terminer notre boulot et partir.

"Là, nous sommes en pleine nuit. Il fait un brouillard à couper au couteau et la minoune n'a pas la moitié de ses lumières! On fait un bout de route et puis, dans le rétroviseur, on aperçoit une voiture de police. Par chance, il y a un garage sur le bord de la route, alors je dis au siffleux d'entrer là. Nous descendons de la voiture et, avec le garagiste, nous faisons le tour en regardant les lumières. Du coin de l'oeil, nous voyons la police ralentir, regarder vers nous et repartir lentement.

"Je dis au garagiste, «ça va aller, il faut partir!» Nous prenons des petites routes pour éviter la police et rendus à Lyster, en arrivant à une fin de route, je m'aperçois qu'on n'a plus de freins! Rien à faire, il faut poursuivre notre route, tout en faisant bien attention et en roulant vraiment lentement.

"Après une éternité, nous rentrons à Victo et là, comble de malheur, un policier nous arrête. Les lumières! Par chance, je le connaissais un peu, alors je lui explique notre nuit incroyable, le voyage à St-Romuald, la vitrine cassée et tout et lui promet que le matin même, la minoune va entrer au garage pour les lumières. Il

me répond, «C'est bien parce que c'est toi, je vais te laisser une chance, mais...»

"Le lendemain, je croise ce même policier. Je lui dis, «Tu sais, hier, quand tu nous a arrêtés, le siffleur et moi, parce que nous n'avions pas de lumières?» «Oui.» «Eh bien, nous n'avions pas de freins, non plus!!» «Ah ben, toi, mon...(censuré)» On a bien ri!"

### **Mon meuble, il fait!**

"Quand ils construisaient la Place Alexis-Nihon, à Montréal, nous avions eu le contrat d'une des compagnies. Ils nous avaient fourni les plans de leur espace et nous devions faire un meuble sur mesure. Le meuble fini, je m'en vais l'installer. Rendu sur place, le meuble n'arrivait pas avec les fils déjà installés. Je regarde les plans. Pourtant, le meuble devait faire exactement à cet endroit et les fils devaient entrer dans un trou prévu.

Or, les fils étaient placés ailleurs où ils empêchaient l'installation du meuble. Je regarde les fils et je constate qu'il ne s'agit pas de fils électriques et qu'ils n'ont pas d'affaire là.

Je les coupe et j'installe mon meuble. Maintenant, il faisait comme un gant. Ça n'a pas été long que je vois arrivé des gens pour m'engueuler quand ils ont vu ce que j'avais fait. Personne ne parlait un mot de français mais j'ai senti qu'ils me menaçaient de poursuites. Je leur montre les plans et ils voient bien que mon meuble est fait exactement selon le plan. Mais eux, ils avaient changé leurs plans sans nous le dire. Et qu'est-ce que j'avais fait de si terrible? Plus un téléphone ne fonctionnait dans la bâtisse!

Jacques, en France, tu voulais ta propre usine. Ce rêve ne s'est pas réalisé. Ici, tes priorités ont-elles changées?

"En '68, Bruno Boezio, avec qui je travaillais, est parti à son compte. J'ai appliqué pour le poste de contremaître et j'y tenais. J'avais passé toutes mes cartes de compétence dans la construction, alors j'étais décidé que si je n'avais pas cet emploi de contremaître, je partais. J'avais dit à monsieur Canin de m'essayer et si je ne faisais pas l'affaire, il n'aurait même pas à me congédier, je partirais de moi-même. Il m'a essayé et voilà, j'y suis toujours!"

### **Les maudits français!**

A-t-il rencontré des gens désagréables dans son travail?

"Une fois, lorsque je suis allé installé un comptoir à Dolbeau, le gars m'a dit: «Moi, j'm'entend avec les Italiens, les Grecs, les Juifs, etc. - il m'a dressé une liste. Il n'y a qu'une race au monde avec qui je ne m'entends pas - les Français!» Ça commençait bien! Mais, après que tout a été fini, il m'a dit, «Toi, t'es pas comme les autres.» Heureusement pour moi!"

Colette et Jacques commencent déjà à songer à la retraite. Les enfants sont partis de la maison. Les hivers sont longs. Resteront-ils ici à la retraite? Sinon, la France? La Floride? Bien sûr que les enfants, eux, ne se posent même pas la question.

Ils n'ont pas cette même attache que leurs parents, qui ont grandi Français. Eux, ils ont grandi Québécois.

Pour les parents, c'est toujours un grand plaisir que de retourner en France. Les attaches y sont encore fortes. Mais, la France de 1992 n'est pas la France de 1966. Oh, que non! Bien de l'eau a coulé sous le pont depuis ce jour lointain de leur départ.

La plus triste constatation pour les Thibault est cette violence qui a envahi jusqu'aux plus petits villages de leur pays natal. Il n'y a pas longtemps, des parents français étaient en visite ici. Il était 10 heures du soir et une des filles Thibault a annoncé tout bonnement qu'elle allait chercher du lait au dépanneur. Les visiteurs inquiets se sont tout de suite exclamés que ce n'était pas chez eux qu'une fille sortirait seule à 10 heures du soir. Et pourtant, ce couple ne demeure pas dans la grande ville. Ils ont même ajouté que d'autres connaissances ne peuvent plus laisser leur linge sur la corde la nuit et ce, dans un village de...500 personnes! Ça fait réfléchir.

Donc, la France ne serait plus un endroit rêvé pour la retraite. Pour ce qui est de la Floride, les Thibault n'y voient pas là le paradis, non plus. Cependant, Colette laisse entendre qu'elle aimerait peut-être couper l'hiver un peu en le passant dans le Midi, près de ses racines. Mais y vivre à l'année, pas nécessairement. Leur mentalité s'est modifié avec toutes ces années passées ici et parfois, elle ne concorde pas tout à fait avec la mentalité française. Le retour à Victoriaville est toujours agréable.

L'an passé, les Thibault ont eu l'occasion de se rappeler leur arrivée à Victoriaville, une nuit, à la gare. Les très jeunes enfants étaient épuisés (mais pas autant que les parents!) et le taxi n'aurait jamais pu prendre ces énormes malles.

Le guichetier de la gare a été très compatissant et leur a offert d'appeler quelqu'un qui avait une camionnette. Aussitôt dit, aussitôt fait. Un très gentil monsieur était venu les cueillir, avait chargé les malles et la famille et les avait conduit à domicile. Pour cet effort, il avait demandé un seul dollar. Ils ne l'ont jamais oublié, mais ils n'avaient jamais reconnu le monsieur en question.

Après 25 ans à Victoriaville et après avoir connu des centaines de personnes, ce n'est que l'an passé que monsieur Marcel Côté, qui est, comme les Thibault, membre du Comité d'accueil international depuis si longtemps, leur a dit tout bonnement:

*"Vous vous souvenez ce que vous faisiez à cette date il y a 25 ans?"*

*"Mais si, nous arrivions de Québec en train, tard le soir, fatigués, les enfants qui pleuraient!"*

*"Jacques, c'était vous le monsieur aux grosses malles? Je suis celui qui vous a cueillis à la gare ce soir-là!"*

*"Et dire qu'on se connaît depuis des années et c'est là que tu le dis!"*

TÉL (819) 752-4790

*Confection Harson, Inc.*



44 NOTRE DAME E.  
VICTORIAVILLE QUÉ. G6P3Z5

MERCERIE POUR HOMME  
ET JEUNE HOMME

Fondé: 1937

Emplois: 4

*Pâtisserie*  
**BOULEVARD ST MICHEL**  
INC.

CARREFOUR DES BOIS-FRANCS

Michel Éléonore

475, boul. JUTRAS Est, Victoriaville (Québec) G6P 7H4  
Tél. (819) 751-0733 Fax (819) 751-0732

Fondé: 1991

Emplois: 6

*Reflet*

*québec mohair*

1161, RANG 9, ST-ADRIEN DE HAM  
JOA 1C0



**LE GROUPE  
Co-Ordinateur**

Léon De Païw  
Consultant et concepteur  
en automatisation

32, Place Desjardins  
C.P. 247  
Victoriaville (Québec)  
G6P 6S9  
Tél: (819) 758-3818  
Fax: (819) 752-2020



**Erika  
Bischof**

BAUERNMALEREI  
PEINTURE PAYSANNE  
EUROPEAN - FOLKLORE

8, rue Landry  
Norbertville, QC G0P 1B0

Tél.: (819) 369-9511

**CAPPELLA**  
AMÉRIQUE ENR.

THEO BUSCH

106, Chemin de la Montagne  
Beauac, QC G0Y 1B0

Tél. (819) 344-5187



**PRO-NATURE SPORTS ENR.**

(819) 362-8383

150 A, Rte 116 ouest · Plessisville, Qué. G6L 2Y2

• Des professionnels à votre service •



JEAN-PIERRE & RUTH CONNEHLS-KASPER

Rte. 265  
St-Ferdinand d'Halifax  
Québec, G0N 1N0

(418) 428-9188



## LA SOCIÉTÉ D'AIDE AUX NEO-CANADIENS

Le Comité d'Accueil a eu un précurseur et un modèle dans la Société d'Aide aux Néo-Canadiens. Cet organisme rattaché au diocèse de Nicolet avait pour directeur depuis 1955, l'abbé Jean-Paul Rondeau. Bien qu'il avait tout le grand diocèse à couvrir, ce bon père s'est dévoué d'une façon légendaire vers les années 1952 à 1965. Plusieurs personnes nous ont référé à lui pour cet ouvrage.

Il nous a rappelé ses activités principales au sein de la Société. Le diocèse de Nicolet couvre un immense territoire englobant plus que la région des "Bois-Francis". Si nous dépassons les cadres de notre étude, on comprendra qu'il n'est pas toujours possible de dissocier les activités de cette Société à Nicolet ou à Drummondville de ses oeuvres dans les Bois-Francis.

Dans un autre chapitre, nous expliquons les circonstances du déplacement d'immigrants des pays derrière "le rideau de fer", exode qui a eu un certain impact dans les Bois-Francis. Ces personnes, il va sans dire, sont arrivées ici sans connaître un mot de français, se sont retrouvées sur des fermes ou dans des usines et laissées à leur sort.

C'est ici que la Société d'Aide aux Néo-Canadiens a joué son rôle humanitaire, celui d'entrer en contact avec ces gens afin de voir à leurs divers besoins, qu'ils fussent d'ordre matériel ou social. Le père Rondeau les visitait, organisait des soirées qui leur permettait d'entrer en contact avec des gens, de se faire des ami(e)s, de connaître des personnes-ressources ou simplement la possibilité d'avoir des rapports sociaux normaux comme tout être humain en a besoin.

## LES PORTUGAIS A NICOLET

Au début des années '50, des travailleurs portugais, venant surtout des îles Açores, ont été attirés par des offres d'emploi au Canada. Ces offres d'emploi étaient très invitantes pour ces fermiers ou artisans qui travaillaient à cette époque dans des conditions difficiles et peu rémunératrices.

"Comment se faisait le recrutement", avons-nous demandé au père Rondeau, "et dans quelles conditions venaient-ils ici?"

"Le gouvernement canadien avançait le prix du billet pour les hommes et ils devaient remettre ce montant en travaillant. Mais le gouvernement payait seulement pour l'engagé lui-même et pas pour sa famille, ce qui avait pour effet que l'immigrant, n'ayant pas les moyens de faire venir sa famille, était obligé de venir seul. Evidemment qu'il s'ennuyait à mourir sans sa femme et ses enfants et c'est ainsi que nous avons pris sur nous la responsabilité de faire venir les familles de ces gens. Dans certains cas, la Société d'Etablissement Rurale a consenti à des emprunts. Une dizaine de familles ont pu être réunies dans la région de Nicolet grâce aux démarches de la Société."



Si une photo vaut mille mots, il suffit de regarder celle de la famille Jean Farias, de Nicolet, dans ce livre. Les mines réjouies lors de la réunion tant attendue nous permettent d'apprécier pleinement tous les efforts du père Rondeau et de la Société.

"En est-il venu plusieurs portugais dans la région?"

"Je dirais qu'environ 350 à 400 personnes sont venues. Nous avons pu en placer un bon nombre à Nicolet, chez Vallière et Veilleux et chez H.N. Biron, d'autres à Drummondville. Malheureusement, la plupart partaient pour l'Ontario ou Montréal après un an."

"Pourquoi partaient-ils?"

"Ils étaient fortement attirés par des parents ou des connaissances déjà installés là-bas depuis un certain temps, qui venaient les voir ici et qui leur disaient comment eux étaient biens là-bas. Il poussait des vignes comme chez eux et l'hiver était plus doux, etc., et les possibilités d'emploi étant aussi bonnes qu'ici, alors ils succombaient à la tentation de se regrouper ensemble."

"Et comment étaient perçus ces travailleurs portugais ici?"

"Les patrons aimaient ces gens. Ils étaient travailleurs, respectaient les patrons, ne refusaient jamais de travailler le soir." L'immigrant a besoin d'argent. Il n'a rien et doit tout acheter: maison, voiture, meubles, etc. Ses besoins sont donc beaucoup plus grands que ceux des travailleurs en place qui peuvent, eux, se contenter d'une paie de subsistance. C'est ici que nous rencontrons des conflits d'idéologie entre travailleurs.

## LES HONGROIS

Avant la venue des réfugiés de 1956, il y a eu très peu de Hongrois dans la région. Une famille Lovasz vivait à Victoriaville dans les années '30 avec leurs filles, Claire et Elisabeth. Après quelques années, ils sont déménagés à Montréal.

La famille Komlosy est arrivée à Plessisville après un séjour en France au début des années '50.

Lors de la venue des hongrois après la révolte de '56, un bon nombre d'entre eux a été envoyé à Victoriaville, Plessisville, Pierreville et Drummondville. La raison de ce choix était basé sur les métiers en demande dans les industries de ces villes. En effet, il se trouvait des charpentiers, des tourneurs, etc., qui avaient travaillé dans le meuble ou dans la fabrication de locomotives - une main d'oeuvre en demande ici chez la Forano à Plessisville, Thibault à Pierreville (camions d'incendie) et dans les nombreuses usines de meubles des Bois-Francs.

Ici encore, la Société les a pris sous son aile. Même 35 ans après leur arrivée, ces gens n'ont pas oublié les visites et les encouragements du père Rondeau ou de Dolorès Bergeron durant ces débuts difficiles. Ils s'ajoutent à la longue liste de gens reconnaissants parmi lesquels nous avons trouvé Polonais, Roumains, Russes, Portugais, Hollandais et même un Yougoslave!

Ailleurs dans ce livre, on voit une photo du groupe de Hongrois arrivé à Victoriaville en janvier 1957. Bien que nous comptons 22 personnes sur cette photo, seule une poignée de ce groupe, malheureusement, s'est installée en permanence chez nous.

## LA REVOLUTION HONGROISE ET L'EMIGRATION

Le 20 octobre 1956, après dix ans d'esclavage et d'humiliation, une étincelle de liberté éclaire la nuit de Budapest... leur d'espoir vite étouffée avec l'intervention brutale de l'armée soviétique - intervention qui sera reconnue comme injustifiable, 35 ans plus tard, à l'effondrement du système communiste en URSS.

Pourtant, à l'époque, pour la presse soviétique, ils ne sont que des "bandits fascistes", ceux qui ont versé leur sang dans la bataille pour la liberté, en Hongrie et ailleurs. En Hongrie, neuf millions de ces "contre-révolutionnaires fascistes" sont cachés dans le pays! Heureusement, il reste encore de vrais hongrois qui, pour sauver le pays, ont constitué le gouvernement.

Suite à la révolte de Budapest, le gouvernement canadien a accepté 35,000 ressortissants hongrois. Nous raconterons l'histoire d'un couple représentatif de ce groupe qui, à notre grand bonheur, a choisi en 1958 de se faire une nouvelle vie parmi nous malgré tous les sacrifices que cette adaptation leur demandait.

Nous croyons que leur histoire, avec ses misères et ses joies, est celle non seulement de réfugiés politiques reliés à la révolte de Budapest mais qu'elle illustre aussi celle de tant d'autres qui ont tout sacrifié pour offrir un avenir à leurs enfants. Nous

croions que bien d'autres réfugiés se retrouveront dans cette histoire simplement en changeant les noms et les dates.

### "La révolte est commencée!"

Ce soir fatidique, quelqu'un frappe nerveusement à la porte de Lajos (Louis) Takacs qui s'empresse de répondre. "Viens-t-en, la révolte est commencée, on a besoin de toi!", dit-il en lui lançant un fusil, sachant que Louis avait fait quatre ans dans l'armée et savait s'en servir. La révolte était enfin une réalité et on aurait besoin de tous les patriotes disponibles.

Mais l'effort héroïque pour se débarrasser du joug moscovite est insuffisant. Les fusils ne sont pas de taille contre les chars d'assaut aussitôt lancés dans les rues de Budapest. Les jours de terreur qui suivent font 65,000 morts. On se rend vite compte qu'il ne reste qu'une chose à faire - sauver sa peau, ou faire face au peloton d'exécution.

Ce qui est pour l'un un acte ultime de courage n'est pour l'autre qu'un acte de haute trahison et la raison du plus fort est toujours la meilleure. Un nombre incalculable de gens, souvent dans la fleur de l'âge, seront déportés en Sibérie et en Asie centrale et quelque 200,000 autres se réfugieront en Amérique.

Louis et Elisabeth Takacs ont deux jeunes enfants. Il faut les mettre en sûreté et fuir. Plus tard, ils pourront les faire suivre. Les enfants sont placés chez les grand-parents et on file vers l'Autriche - une longue marche, souvent de nuit, parfois à travers des champs de mines, et enfin c'est la liberté dans un village autrichien. Les autorités du village prêtent une école aux réfugiés où ils pourront passer la nuit.

Le lendemain, le trajet se poursuit jusqu'à Eisenstadt où la Croix-Rouge vient leur donner des provisions, du savon, etc. Après un repos, le groupe est placé sur un train et dirigé vers la France. A ce stade, un très grand nombre de réfugiés ont atteint l'Autriche et le groupe que la France accueillera se chiffrera à quelque 500 personnes.

Lorsque le train traverse l'Allemagne, les réfugiés reçoivent de la nourriture à travers les vitres du train - ils ne pourront pas descendre. Enfin, la France, où ils pourront se reposer comme il faut et choisir leur destination finale. Les hongrois reçoivent ici un accueil inattendu. Une foule les attend et au stade où on leur offre le gîte temporaire, on leur donne à manger et pas n'importe quoi - du steak! Des Français viennent chercher les gens pour les accueillir chez eux, à la maison, le temps qu'il faudra. Les Takacs n'ont jamais oublié cet accueil et c'est avec beaucoup d'émotion qu'ils en parlent aujourd'hui, même tant d'années après.

Les bons samaritains qui les ont pris en pension ont été pour eux une seconde famille - ils voulaient qu'ils restent en France - et c'est avec eux qu'ils ont appris leurs premiers mots de français. De plus, le couple avait une fille qui était couturière. Elle a fait quatre ou cinq robes pour Elisabeth, dont une qu'elle garde encore précieusement.

Mais, il fallait poursuivre la route. Dans le groupe se trouvaient deux filles seules et, pour faciliter le départ de celles-ci, les Takacs les ont adoptées. Ainsi, elles ont pu suivre le groupe partant pour le Canada. La prochaine étape était maintenant de faire le choix d'un pays. Les Hongrois ont bénéficié de la Convention de Genève de 1951 en tant que réfugiés politiques et, en conséquence, plusieurs pays leur ont offert l'asile. Les Takacs ont choisi le Canada. Pourquoi?

Ils avaient acheté un livre sur le Canada qui parlait d'or et de manteaux de fourrures, d'Indiens; tout cela leur semblait bien exotique et attirant. En plus, Louis était dessinateur de meubles; alors, dans ce pays de bois, il y aurait sûrement de l'emploi. Dans ce livre, on disait aussi qu'au Canada on parlait l'anglais. Le couple achète donc un livre pour apprendre cette langue. Quelle surprise ils auront en débarquant au Québec!

Le jour vient où les 480 qui ont choisi le Canada montent à bord du "Columbia", un vieux bateau grec de 30 ans qui a sûrement connu des jours meilleurs. Durant neuf jours et dix nuits, le vieux rafioteur, sur lequel il n'y a même pas de chaises pour s'asseoir, fend les vagues et arrive malgré tout à bon port à Halifax.

Ici, la Croix-Rouge donne à chacun 5\$, un pain, un chapelet et...un Coke! Là, les Takacs savent qu'ils sont en Amérique! Le port de Québec étant gelé en janvier, il fallait alors prendre le train pour arriver à leur destination finale à, tenez-vous bien, St-Paul l'Ermite!

Pourquoi St-Paul? Parce que l'Armée canadienne a ici des bâtiments où l'on peut coucher la moitié des réfugiés; les autres iront...à la prison! A leur grande surprise, ils découvrent que les prisons canadiennes sont des hôtels de luxe comparés à ce qu'ils savent des prisons hongroises. Ils y trouvent un endroit propre où il y a des matelas, de beaux draps blancs, des douches.

Seule ombre au tableau: avant d'entrer à St-Paul, le train subit un accident et le wagon des Takacs se fend en deux. Elisabeth est projetée violemment à travers le wagon contre le mur à l'autre bout. Elle a la peau éraflée de la tête au pied, elle saigne de partout. On trouve un médecin d'origine hongroise qui est au pays depuis quelques années. Il lui prodigue les premiers soins et lui fait des pansements; mais là se limite son aide.

Lorsqu'on lui demande conseil sur leur installation au pays, où aller? qui voir? quoi faire? "Va à l'Immigration", répond-il. "Mais on ne parle pas français". "C'est pas mon problème", répond le bon docteur! Est-il nécessaire de dire que les nouveaux arrivants ont trouvé ce compatriote plutôt insignifiant, pour ne pas dire ici des mots qui ne passeraient pas la censure.

En relatant cet événement, Louis s'est rappelé l'examen médical que ces réfugiés ont dû subir en arrivant ici - "Le docteur nous regardait devant lui, faisait ouvrir la bouche, il examinait les patients comme des chevaux!"

Après les rencontres avec l'Immigration, un groupe est parti pour Victoriaville où Louis et son compatriote, Jules Orosz, trouvèrent rapidement un emploi chez Victoriaville Spécialités.

Dès le 23 janvier, ils travaillaient. Ils y sont restés jusqu'à la fermeture de cette usine, plus de trente ans plus tard.

On les logea dans le chalet de monsieur Rosaire Laliberté, près d'où sont aujourd'hui les Serres Cantin, à Arthabaska. En 1958, cet endroit était très boisé et plein de pommiers. Il n'était pas rare de voir des loups rôder autour du chalet. Elisabeth en tremble encore en y pensant! Elle n'avait jamais vu de ces bêtes avant ce jour.

Elle se rappelle aussi la visite importune, un soir, d'un gars avec une caisse de bière. Il était clair, à sa façon de parler, qu'il avait déjà entamé la caisse! Il frappait à la porte et parlait de plus en plus fort. Louis était au travail. Que faire? Elle ne parle pas français, comment avoir de l'aide? Elle prend son courage à deux mains et téléphone à la police. Tout ce dont elle se souvient comme mots pour une telle circonstance sont quand même les bons - "au secours", qu'elle a entendus en France. Elle se terre ensuite et attend la police. Heureusement, elle n'a pas à attendre longtemps. Un policier arrive et amène le trouble-fête.

Mais comment la police savait-elle où aller et de qui il s'agissait? Aujourd'hui, ce serait plus compliqué mais à l'époque, il y a si peu d'immigrants, que tout le monde sait où demeure ces nouveaux arrivants - la police aussi.

Il suffit d'ajouter qu'Elisabeth était bien soulagée de voir arriver le représentant de la loi. Elle l'était aussi, pas longtemps après, lorsqu'elle dénicha un emploi à l'Hôtel-Dieu d'Arthabaska. Elle y fera carrière et aujourd'hui, elle est active dans l'exécutif des Retraité(e)s de ce même établissement comme elle l'a été pendant 13 ans dans le Comité d'Accueil International où elle a gâté les membres 12 fois dans des soupers gastronomiques. Elle nous a fait connaître la délicieuse cuisine hongroise.

### **Les enfants en otage**

Les Takacs avait laissé une fille et un garçon à Budapest. Aussitôt arrivés ici, ils entreprirent des démarches pour qu'ils puissent venir les rejoindre. Qui aurait cru que la réunion prendrait six longues années à se réaliser? Le gouvernement hongrois faisait tout pour garder les enfants, surtout le fils pour en faire un soldat pour l'Etat, selon Louis. Toutes les portes se refermaient l'une après l'autre devant les parents lorsqu'un jour ils exposèrent leur cas au maire P-A Poirier, de Victoriaville.

Ce dernier pris sur lui de faire toutes les pressions possibles, jusqu'à téléphoner au maire de Budapest! Il les aurait par l'usure! A l'été 1963, tout cela devait porter fruit et les deux enfants, alors âgés de 13 et 11 ans, venaient faire la connaissance de leur frère et de leur soeur nés ici.



**Le Père Rondeau s'occupant d'un Immigrant portugais.**



**Janvier 1957, les réfugiés hongrois accueillis à Victoriaville.**

## LES PERES CLARETAINS

C'est à Barcelone, en 1849, que le catalan Antoine Marie Claret fondait, avec six compagnons, l'ordre des Pères Clarétains. Il avait pour but la formation de missionnaires pour les pays étrangers. Cent ans plus tard, on les retrouve dans plusieurs pays, dont la France, où ils desservent le grand nombre d'Espagnols qui y vivent.

C'est chez ces Clarétains oeuvrant en France que l'on viendra chercher trois Pères, en 1953, pour venir s'établir dans les Bois-Francis. La "petite histoire" de toute cette entreprise tient d'un hasard extraordinaire...ou serait-ce la Providence? Voici les faits selon le père Michel Correa.

*"Un jour, monseigneur Albertus Martin, évêque de Nicolet, est à Rome. Parmi bien d'autres gens, il s'y trouve en même temps le père Henri, un Clarétain. On fait connaissance et durant la conversation, Mgr Martin dit tout bonnement au père Henri qu'il devrait envoyer de ses pères au Québec, qu'on avait une terre propice pour cette congrégation.*

Le père Henri le prend au mot et, quelques mois plus tard, un père Clarétain frappe au séminaire de Nicolet pour rencontrer Mgr Martin. On n'a pas vraiment choisi un endroit précis pour s'établir...et le Québec est grand. Or, le destin a voulu que, cette même journée, au séminaire de Nicolet, un autre visiteur se pointe le nez: c'était Mgr Origène Grenier de Victoriaville.

Mgr Martin dit au père Henri, *"Tiens, partez donc avec lui (Mgr Grenier). Allez voir à Victoriaville et si vous trouvez un endroit qui vous plaît, établissez-vous là!"* Et c'est comme cela que les pères Clarétains se sont établis chez nous. Ils ont trouvé une ferme de 200 hectares dans le rang St-Joseph (boulevard Gamache) et y ont construit un séminaire en 1954.

Comment les pères Clarétains ont-ils été accueillis? *"Nous avons été très bien accueillis. D'ailleurs," dit le père Michel, "nous avons toujours été bien acceptés ici."* Le père Paul Pugnier, curé de la paroisse St-Paul, à Chesterville, depuis plus de 17 ans, renchérit: *"Je ne me suis jamais senti étranger."*

### De séminaire en collège classique

Il est vite devenu évident que l'on manquait de candidats au séminaire. On s'est ravisé et on l'a converti en collège classique. On fit venir d'autres pères, tous oeuvrant en France sauf un, le père Michel Correa, qui était en Angleterre. On a eu jusqu'à 18 pères et 300 élèves.

Peu de gens savent que la Bibliothèque Municipale et le Service des Loisirs de Victoriaville ont leurs origines chez les Pères Clarétains. Les Clarétains étant des gens très actifs et très dévoués, ils n'ont pu se contenter que du Collège! Ils ont, à travers les ans, remplacé les curés de paroisses en ville et à l'extérieur, prêché des retraites paroissiales, servi d'aumôniers auprès des Lacordaires, des Alcooliques Anonymes et des Cursillos,



fait de l'apostolat à l'Hôpital Sainte Anne et prêté des locaux et l'aréna à un nombre incalculable de groupes ou associations.

Un de ces groupes qui a profité des connaissances et de l'accueil des Clarétains a été le Comité d'Accueil International, dans ses débuts. Les Pères Michel Correa et José Villar y ont été des membres actifs pendant ces années d'apprentissage.

Cependant, à part toutes ces oeuvres, il y a une contribution insigne qui dure depuis 1963 et dont ils sont des plus fiers - le Camp Claret. Tout a commencé avec l'idée de permettre à quelques enfants de familles défavorisées de passer une partie de l'été sous la tente, dans une atmosphère où l'épanouissement total de l'enfant serait favorisé.

Les valeurs de la nature et l'aspect pastoral vivent côte à côte, habituant l'enfant à vivre en société. Ce camp de vacances renommé, fondé par le Père Carmel Lerma, continue toujours à offrir chaque été des vacances saines, dans une atmosphère humaine et chrétienne, à quelque 800 enfants et 40 moniteurs sélectionnés à raison de 200 par période de deux semaines.

#### **L'avenir du Collège Clarétain**

Quelle est la situation et quels sont les projets d'avenir du Collège Clarétain aujourd'hui, alors que le recrutement d'un personnel religieux est, à toutes fins pratiques, inexistant? Nous avons posé la question au père Michel.

*"Cette année (1991) nous avons 300 élèves, divisés à peu près 50/50 entre élèves externes et élèves internes. Les internes demeurent ici du dimanche soir au vendredi soir. Il y a deux nouveautés cette année. Pour la première fois dans notre histoire, nous avons accepté des filles cet automne et aussi, pour la première fois, nous avons une direction laïque. Cependant, l'orientation du collège n'a pas changé. Les objectifs fondamentaux demeurent le développement intégral de l'élève par une éducation centrée sur des valeurs, la formation de leaders engagés chrétiennement."*

Ajoutons ici que, malgré leur nombre réduit, ils ont sacrifié des volontaires à l'extérieur du pays ainsi qu'à deux paroisses latino-américaines à Montréal depuis l'arrivée de réfugiés chiliens, salvadoriens et autres durant ces derniers vingt ans.

Depuis 40 ans déjà, les pères Clarétains font partie intégrante de notre région. Ils ont plaisir à nous rappeler que la population les appellent affectueusement "nos p'tits Pères".

## LE GROS BILL

A Victoriaville, sur la "grand rue" (Notre-Dame pour les gens de l'extérieur), se trouve depuis quelques années le Restaurant L'Orient. Lorsque **John et Kee Chong Wong** l'ont acheté en 1981, il portait le surnom du propriétaire d'alors, "le Gros Bill" Potithos. C'était aussi le surnom de la gloire de Victo, Jean Béliveau. Mais, tout cela fait partie d'une autre histoire.

*"Pendant 24 ans, je n'ai pas vu mon père!"*

Kee Chong Wong est venu rejoindre son père ici en 1979. Chose incroyable - John, son père, essayait de les faire venir, lui et son frère, depuis son arrivée à lui, 24 ans auparavant!

En effet, John avait fuit le régime communiste chinois en espérant pouvoir faire suivre la famille rapidement. Ce ne devait pas être le cas. Peut-être que le pouvoir en place n'a pas prisé qu'un de ses citoyens parte ainsi sans son accord. Aussi, dans la famille, on n'est pas sûr que notre gouvernement à nous ait fait toutes les pressions possibles. Mais, comment savoir?

John a pu trouver du travail dans un restaurant à Montréal. Il devait travailler pendant 19 ans pour le Gros Bill, lui-même, qui avait un restaurant à Montréal avant d'en ouvrir un à Victoriaville. Il a passé ces années dans la cuisine.

"Mais, il a dû s'ennuyer ici, toutes ces années loin de sa famille, son pays?"

*"Tu connais mon père - travail, travail, travail!"* Il se noyait dans son travail. Il n'a jamais trouvé le temps de maîtriser le français; alors les contacts avec la population locale sont demeurés difficiles.

"Et toi, Kee Chong, tu n'es ici que depuis '79 et tu parles très bien le français. Comment l'as-tu appris?"

*"Je ne savais pas un mot de français avant de venir ici. J'ai appris avec les serveuses et la cuisinière."*

Sur ce point, nous pouvons témoigner pour l'avoir vu très souvent, le soir, en train de pratiquer des mots, des phrases ou encore avec le Journal de Montréal devant lui. Il n'a jamais ménagé les efforts pour l'apprendre, cette langue difficile qu'est le français.

*"Comment cela s'est-il passé, les premières années ici?"*

*"J'ai travaillé avec mon père dans la cuisine, pour Bill, pendant deux ans. Après, il voulait vendre et nous avons acheté le restaurant. Pendant 2-3 ans, j'ai eu des difficultés. Je ne connaissais pas les lois du commerce, je ne connaissais pas la langue et je n'avais pas de contacts. Et je trouvais que les hivers étaient froids! Mais, avec le temps, tout s'est réglé."*

"Il n'y a pas beaucoup de chinois dans la région. Est-ce que cela ne vous manque pas un peu de ne pas avoir des parents ou des amis de votre pays d'origine?"

*"C'est sûr qu'on aimerait ça qu'il y en ait plus, mais j'ai mon frère et sa famille; et moi-même, j'ai trois enfants: un garçon de 15 ans, une fille de 13 ans et un garçon de 6 ans."*

"Tu as d'autres restaurants, je crois."

"Oui, j'en ai un à Granby (50 employés(es) et j'en ai eu à Drummondville et à Montréal que j'ai vendus. Maintenant, j'ai l'Orient et le Buffet Wong ici à Victo, 66 employés(es)."

Merci, monsieur Wong!

## UN COUTURIER ITALIEN - AU CANADA VIA LA SUISSE

Nous sommes en 1967. La scène se passe en Suisse, dans un bar. La journée de travail est finie et ils sont 18 italiens attablés en train de savourer une bière salubre. Deux autres copains arrivent et annoncent fièrement, presque arrogamment - "Nous avons fait une demande de visa pour le Canada!"

"Où ça?", demandent les autres.

"Au consulat, ici à Berne."

L'idée d'émigrer est un sujet de discussion assez fréquent mais, pour quelque raison, le temps passe et on ne passe pas aux actes. La demande de visa, c'est tellement final comme acte.

Le reste de la soirée, il n'y aura qu'un sujet de discussion, celui alimenté par ces deux futurs émigrants. Demain, le consulat recevra 18 nouvelles demandes de visas!

Les semaines passent et les 20 attendent fébrilement des nouvelles du consulat canadien. Petit à petit, les réponses finissent par arriver. Curieusement, les deux demandeurs originaux sont refusés et sur les 18 autres, seulement deux sont acceptés. Un de ces derniers avait fait une seconde demande pour l'Australie et a préféré cette destination. L'autre est... Giacomo Bellini.

Giacomo n'avait qu'onze ans lorsque son père l'engagea comme apprenti auprès d'un couturier. Dans ces temps-là, c'était comme ça, quelques années d'école et ensuite, on apprenait un métier pour gagner sa vie honorablement.

Il l'apprit ce métier de couturier et, consciencieux, il fit aussi son service militaire obligatoire pendant 17 mois. Ce détail l'avantagera lors de sa demande de visa car plusieurs de ses compatriotes travaillant en Suisse avaient négligé ce "détail".

La Suisse attire, à l'époque, bien des gens d'Italie et d'ailleurs. Il y a du travail et les salaires sont bons, mais, on rêve aussi de pays lointains. Le Canada de l'année de l'Exposition Universelle est un pays attirant. Ici aussi, il y a du travail et les conditions de vie très acceptables. D'ailleurs, tout le monde sait qu'il y a déjà ici des milliers d'immigrants venus de partout dans le monde.

Giacomo connaît un cycliste célèbre de son coin de pays qui s'est installé à Montréal il y a deux ans. Jamais le genre à vouloir se mettre en évidence, monsieur Bellini s'empresse d'ajouter, "c'est-à-dire que je le connaissais un peu; mais tout le monde le connaissait puisqu'il était un champion. C'est plus que mes parents et les siens se connaissaient bien. Mais il était mon seul contact au Canada alors c'est lui que je suis allé voir en arrivant à Montréal."

"Il a contacté un curé qu'il connaissait et lui m'a envoyé à Joliette où je pourrais travailler dans une usine de vêtements."

Ne pas parler français était un obstacle mais pas insurmontable puisque l'italien en est quand même une langue apparentée. Une première anecdote drôle lui est arrivée, pas à cause de la langue mais plutôt à cause d'habitudes de pays, si l'on peut dire. Arrivé

à Montréal un dimanche, le mardi suivant, il parcourait les rues de la ville et, le midi, s'arrêtait dans un restaurant.

En Italie, un repas habituel comprend une entrée de spaghetti, un met principal avec viande, et une salade. Or, regardant le menu, Giacomo, qui n'est au pays que depuis deux jours, ne se casse pas la tête pour calculer les prix. Il sait qu'il en a assez pour un repas, tout de même. Il essaie plutôt de reconnaître les trois plats qui devraient composer un bon repas normal.

Il repère rapidement le spaghetti. Ensuite, il voit "steak haché" - steak, ça va, mais "haché", aucune idée. Cela ne fait rien, ça doit être quelque genre de steak alors on y va pour le "steak haché". Il reste la salade, pas de problème - ça s'écrit presque pareil que chez nous. Voilà, les choix sont faits.

Petit problème - sur le menu, chacun de ces bons choix est un repas en soi! Quand les plats sont arrivés devant lui, Giacomo a compris pourquoi la serveuse, incrédule, lui avait répondu: "Vous voulez les trois???"

Le lendemain, il montait à Joliette et trouvait son premier emploi. Au début, la plus grande difficulté fut la langue. Le parler québécois était évidemment tout nouveau pour lui et en plus, "les gens disent que les Italiens parlent vite mais les Québécois parlent vite aussi. Ils ne s'en rendent pas compte."

Malgré cela, six mois après, Giacomo avait appris la langue et avant longtemps, il pouvait s'en servir pour chanter la pomme à sa future. Cet amour allait conduire le jeune couturier non seulement à l'autel mais dans une autre ville. En effet, sa dulcinée, originaire de Victoriaville, commençait à s'ennuyer de son patelin et elle le convainquait de venir s'installer dans cette région enchantée. C'était en 1969.

Pour un couturier, dans ces bonnes années, il y avait bien des possibilités d'emploi ici. De nombreuses entreprises dans le domaine connaissaient leurs meilleures années. C'est à la Rubin Brothers qui, à l'époque, procurait 1200 emplois, que Giacomo devait travailler et ce, jusqu'à la fermeture de l'usine en 1982.

L'ouvrage ne manquait pas à la Rubin. Monsieur Bellini se souvient que les employés fabriquaient jusqu'à 1200 habits par jour les premiers temps qu'il y travaillait. "Cela a baissé vers '74 puis à la fermeture ils en sortaient juste 600. C'était une bonne compagnie, la Rubin - elle faisait de la qualité. Nous avons habillé des gens comme Tony Franciosa, Dick Clark, etc. et nous fournissions des magasins partout au Canada."

Monsieur Bellini se dit rendu quelque peu pantouflard avec les années mais il a déjà été très actif. Il a été un pionnier du Comité d'Accueil aux Néo-Canadiens où il a exercé ses talents dans la pétanque. Il a fait connaître ce jeu de boules semblable à celui qu'il avait connu dans son pays et a organisé plusieurs tournois pour les juniors et pour les adultes. "Ils ont trouvé du fun là-dedans", dit-il tout simplement, mais le fait est qu'encore aujourd'hui, la pétanque est bien vivante dans la région.

Présentement, Giacomo travaille dans une mercerie dans sa ville d'adoption. Après la fermeture de la Rubin, il a été tenté



**PlessisPremix** *division de:*  
**sanofi santé animale, canada, inc.**  
345 N. Boul. Labbé, Victoriaville, Qc, G6P 1B1, Canada

TéL.: (819) 758-0506  
Fax: (819) 758-6559

**SANOFI SANTÉ ANIMALE, CANADA, INC.**

et sa division

**PLESSIS PREMIX**

est fière de s'associer

au Comité de Rédaction

du livre

**"HISTOIRE DE L'IMMIGRATION DANS LES BOIS-FRANCS"**

et leur souhaite

**le plus grand des succès**

ainsi que

**la plus cordiale des bienvenues chez-nous**

René Desmarais  
Président

**Pour de plus amples informations, contactez:**

Paul-André Mainville (français-anglais) (819) 758-0506  
Mihai Petculescu (français-allemand) (819) 364-3073

par la grande ville où il a travaillé pendant deux ans dans une jeune entreprise prometteuse. Mais il a réalisé que la qualité de vie à laquelle il était habitué n'y était pas et c'est ici qu'il veut finir ses jours. Il a aussi essayé le travail à domicile mais ce n'était pas ce qu'il recherchait. "Il faut demander à la vie des choses selon ses capacités."

Après tant d'années au pays, qu'est-ce qu'il ressent lorsqu'il retourné en Italie?

"Ils n'ont plus la même mentalité et puis mes amis ont leur vie. Ma famille est presque toute rendue en Suisse; alors, il n'y a plus grand chose qui m'attire là-bas. J'arrive justement de vacances et puis je suis resté surtout en Suisse. Je ne suis même pas allé dans mon village natal."

En somme, qui est le Giacomo Bellini d'aujourd'hui et qu'a été sa vie dans son pays d'adoption?

"Je suis et je me sens aujourd'hui québécois. Ma femme est québécoise, mes enfants sont nés ici. Si je pouvais avoir un souhait, ce serait de ne pas avoir d'accent du tout. J'en ai presque pas mais juste assez pour que les étrangers me demandent d'où je viens, etc.!"

Des gens comme nous...? Pour écrire ce livre, nous avons dû faire répéter leur histoire une fois de plus à ces gens fascinants que sont les immigrants. Ils ont tous été très patients et très accueillants. Nous en sommes reconnaissants.



## UN GARS DU NORD S'ARRETE A VANCOUVER

1967 - l'année de l'Expo à Montréal. La publicité de cet événement a attiré des milliers de touristes à travers le monde. Plusieurs touristes sont venus, ont aimé le pays et sont restés. Michel Fasquelle n'est peut-être pas de ceux qui sont venus spécifiquement pour l'Expo mais, en arrivant à Montréal en septembre, il a eu l'occasion d'admirer ce grandiose exploit.

Michel est du nord de la France, de la région de Reims. En 1967, il sait déjà qu'il quitte son pays pour toujours et sans regrets. Il y songe depuis longtemps. Le milieu familial bourgeois l'étouffe. Il ne s'est jamais bien senti dans ce décor. Ses pensées se tournent vers l'Australie et les grands espaces.

La route de l'Australie commence par un billet d'avion pour Montréal. De là, il traverse le Canada "sur le pouce". A Vancouver, il souhaiterait gagner son passage pour l'Australie en travaillant sur un bateau faisant le trajet. Pas de chance, il découvre que les compagnies ont tout leur personnel.

Avec 27\$ en poches, Michel doit trouver du travail rapidement. Il se rend dans la vallée de l'Okanagan pour la cueillette des cerises. Il y passera un an car après la cueillette, on peut travailler dans le "packing house" à ensacher les fruits.

Tu parlais anglais en arrivant au Canada?

"J'ai fait sept ans d'anglais à l'école et j'avais passé des vacances en Angleterre et en Allemagne. J'ai une soeur en Angleterre."

Après un an dans l'Okanagan, tu es allé en Australie?

"Je n'ai jamais accumulé assez d'argent pour y aller! Je suis retourné à Vancouver où j'ai enseigné le français aux adultes chez Berlitz. Je me suis fait des amis au travail et ils m'ont plus ou moins convaincu que, parce que je suis Français, je devais être dans la restauration!

"J'ai trouvé un emploi sur un genre de bateau de croisière qui faisait de Vancouver à l'Alaska. J'ai gardé ça deux ans. Ensuite, j'ai suivi un cours de deux ans à l'Institut de technologie de gestion hôtelière et de service d'alimentation.

"Après ça, j'ai travaillé un an dans un Club de Golf à Kelowna. Ensuite, un an comme superviseur pour CARA, à l'aéroport de Vancouver. Enfin, je suis entré à la BC Hydro où je suis demeuré 15 ans."

C'est à cette époque que tu as rencontré Lisette?

"Oui. Elle était venue (de la Gaspésie) en vacances avec sa soeur pour apprendre l'anglais.

Vous vous êtes épousés à Vancouver et les enfants sont nés là?

"François et Catherine sont nés à Vancouver. En 1989, nous avons décidé de revenir au Québec. Lisette s'ennuyait et, il y a un dicton qui dit, "ce que femme veut, Dieu le veut! Nous avons acheté le Camping St-Valère et nous sommes toujours là."

Avez-vous vu une différence de mentalité entre les gens de Vancouver et ceux d'ici?

"Ils sont plus spontanés ici. A Vancouver, ils sont beaucoup plus réservés. Je dirais plus à Vancouver que dans l'Okanagan ou en Ontario, où ils sont relativement spontanés."

Je suppose qu'il a dû y avoir une adaptation à faire pour la famille en arrivant au Québec.

"Pour moi, l'hiver a été une réadaptation. A vrai dire, je n'avais jamais connu d'hiver comme ici. Parfois, je trouve le temps long! Les enfants, eux, s'adaptent à peu près n'importe où. Ils prennent les coutumes de la place."

Toi, Michel, tu ne t'ennuies pas de la France?

"La région de Vancouver me manque plus que la France! Peut-être que chez nous, c'est dans le sang. Nous étions cinq enfants: j'ai une soeur en Angleterre, deux de mes frères ont vécu en Algérie, à Madagascar, en Somalie. Aujourd'hui, j'en ai un au Languedoc, un à Clermont-Ferrand et j'ai une soeur dans la banlieue de Paris. Non, à part ma famille, je n'ai plus aucun rapport avec la France. Cela a évolué. Ont-ils changés? C'est plutôt moi qui ai changé, mon attitude, mes rapports. C'est là le dilemme de tous les immigrants. Il perd contact avec le pays d'origine et en même temps, il n'a jamais le contact à 100% dans le pays adopté."

Qu'as-tu gardé de typiquement français après 25 ans?

Après une longue réflexion: "A part la baguette et le café au lait le matin, pas grand chose!"

Une anecdote cocasse de ton séjour à Vancouver...

"Un jour, j'entre dans une librairie pour acheter un volume de Tintin pour les enfants. J'en trouve seulement en anglais. Je demande au commis s'il en a en français. Il me répond très sérieusement: "Tintin n'a pas encore été traduit!"

Qu'est-ce que tu recommanderais à un futur immigrant?

"De venir avec un esprit ouvert. Chaque individu, chaque pays a sa façon, sa manière de faire, de voir. On peut embrasser l'autre manière. Elle n'est pas meilleure ou pire, elle est différente."

## SUR LE DERNIER BATEAU

En 1967, **Marcel Derenne** était modeleur pour la compagnie Citroën à Paris. Les conditions de travail étaient acceptables mais Paris, c'était la grande ville et le jeune Normand rêvait à autre chose. Il songeait à une plus petite ville, un autre pays, même - l'Australie peut-être. Quand on est jeune, les rêves n'ont guère de frontières.

Sur l'entrefaite (en pleine rêverie!), un confrère de travail - Breton celui-là - lui annonce qu'il partira bientôt pour le Québec. Tiens, tiens, le Québec - pourquoi pas? Aussitôt dit, aussitôt fait, et pas n'importe comment - il prendrait le dernier bateau pour passagers à faire la navette France-Canada. Désormais, il faudra obligatoirement prendre l'avion entre ces deux pays.

Dans ces années, on ne chômait pas longtemps. Il y avait du travail pour qui voulait travailler. L'Immigration ayant envoyé le nouvel arrivant à Sherbrooke où il n'avait rien trouvé, le Centre de la Main d'Oeuvre lui laissa entendre que, dans son métier, il trouverait possiblement de l'emploi à Plessisville. On lui offrit un chèque couvrant un billet aller-retour pour aller voir.

Confiant (et fauché!), Marcel, avec ses deux valises contenant tous ses biens terrestres, se rendit au terminus d'autobus et se procura un billet...aller simple. Il affirme aujourd'hui qu'il était convaincu qu'il ne trouverait pas de travail à Sherbrooke alors pourquoi revenir? L'argent serait beaucoup plus utile à faire taire ce ventre qui criait!

### Du travail dès le lendemain

Son intuition le servit magistralement. Le Centre de la Main d'Oeuvre de Plessisville le dirigeait immédiatement vers un pdg qui lui demanda, "Quand pouvez-vous commencer?" - "Demain". Et le lendemain, Marcel entra à l'usine qui devait l'employer dix ans - jusqu'à la fermeture de la compagnie.

Et ce n'est pas tout. L'employeur, voyant à la première rencontre qu'il arrivait de loin, lui demanda s'il avait un endroit où rester. Devant la réponse négative, il l'envoya aussitôt chez un parent où Marcel fut accueilli comme un membre de la famille, ce qui facilita grandement l'acclimatation au pays.

Avant longtemps, il se faisait des ami(e)s et en particulier une infirmière qu'il demanda en mariage. Aujourd'hui, Marcel et Jacqueline ont deux filles et un garçon qui font leur bonheur.

### Une deuxième carrière

Après la fermeture de l'usine, un deuxième emploi n'a pas été aussi facile à dénicher. La situation de l'économie avait beaucoup changé en dix ans. Pour la première fois, Marcel connut le chômage. Ensuite, ce fut une succession d'emplois jusqu'à ce qu'il se découvre un talent pour la vente. Depuis trois ans, il est distributeur de "L'étincelle-de-Vie Rhumart", un appareil utilisé pour le conditionnement physique cellulaire.

## Impressions

Nous avons demandé à monsieur Derenne de se souvenir de quelques premières impressions ou d'anecdotes.

"Ce qui m'a frappé? La grosseur des voitures! Dans les années '60, les voitures ici étaient énormes - rappelez-vous."

"J'ai trouvé les contacts assez faciles, les gens étaient très accueillants."

"Une anecdote - En France, en entrant au travail, c'est la coutume de se donner la main alors ici, le matin que je suis entré à l'usine, je suis allé vers le premier gars près de moi et je lui présenté la main. Il me répondit, "Mais, je n vous connais pas!" J'suis resté tellement surpris que je n'ai pas continué ma tournée de mains. Et le pire, c'est que j'ai constaté plus tard que celui-là était européen lui-même!"

Avec les années et les retours en France, voit-il des différences entre les gens d'ici et les Français?

"Je crois qu'ils n'ont pas les mêmes buts, les mêmes désirs. Ici, les gens vivent plus le présent et pour eux-mêmes. Là-bas, ils attachent beaucoup d'importance au standing: la maison, les meubles, alors qu'ici les gens vont plutôt, par exemple, partir en voyage ou pour la fin de semaine. Ils dépensent plus facilement pour des petits plaisirs."

"Les québécois sont plus bâtisseurs. Ce n'est pas une grosse affaire ici pour quelqu'un de se construire - tout le monde le fait."

"Une autre différence aussi, est dans l'attitude. Les changements sont mieux acceptés et plus rapidement."

Avait-il été bien renseigné sur le Québec avant d'arriver?

"On m'avait dit qu'il n'y avait pas de chômage ici. On m'avait aussi dit qu'ici c'était la semaine de 40 heures alors que chez nous c'était encore de 50 heures. Pourtant, moi en arrivant j'avais des semaines de 48 heures!"

On avait sans doute généralisé. La semaine de 40 heures n'était pas encore implantée dans toutes les sphères d'activité au Québec en 1967. Cela ne devait pas tarder, heureusement. Marcel Derenne n'a jamais regretté sa décision de s'installer parmi nous.

## UN ENFANT DE LA GUERRE

Peut-on imaginer être obligé de déménager au moins 20 fois en cinq ans parce que le logement où l'on habite a été bombardé et que les fenêtres ont éclatées, que les tuiles sont tombées du toit?

C'est dans ce décor que **Léon De Pauw** a grandi à Bruxelles, et tout cela sous l'occupation des troupes allemandes. Orphelin de père à l'âge de sept ans, lui et ses 11 frères et soeurs ont grandi dans cette école de la vie qu'on ne souhaiterait à personne. Et que dire de leur sainte mère? Quel courage!

La vie nous réserve parfois des surprises. Quand les parents de Léon se sont mariés, rien ne laissait prévoir ces années de misère à l'horizon. Le jeune couple vivait relativement à l'aise. Le jeune mari était pilote d'avion pour la compagnie naissante, Sabena, et, en plus, il était étudiant en médecine, car c'était vers ce domaine qu'il souhaitait diriger son destin.

Par la suite, les événements se sont bousculés - la mort prématurée du père, l'éclatement de la guerre et l'occupation de la Belgique par les troupes d'Hitler, les bombardements des Alliés sur le pays jusqu'à la libération.

Etant enfant, Léon a peut-être moins réalisé tout l'impact de cette guerre au moment où il la vivait. Il raconte que ses copains et lui allaient parfois voir les soldats ennemis à la caserne, par simple curiosité d'enfants. Il arrivait que ceux-ci trouvent le temps long et, pour passer le temps, s'amusaient avec eux, leur permettaient de participer à des concours de tir à la carabine et d'autres jeux semblables.

Parfois aussi, en enfants espiègles, ces mêmes jeunes jouaient à des jeux dangereux qui auraient pu mal tourner. Ils s'amusaient à voler et cacher les fusils des soldats! On peut imaginer les conséquences de ce petit jeu avec un soldat irascible.

### Horloger à 14 ans

Un jour, le jeune DePauw, maintenant âgé de 14 ans, se fait dire par un horloger, ami de la famille - "*Montre-moi tes mains.*" Léon s'exécute. "*Tu as des doigts pour réparer des montres*", fut le verdict. Et c'est ainsi que commença sa longue carrière dans le domaine de la mécanique.

"*J'ai toujours été dans la mécanique - du plus petit (les montres) au plus grand (les bateaux)*", dit-il. Deux ans plus tard, il avait la chance de perfectionner ses connaissances dans son domaine de prédilection dans la Marine Belge. Il devait y passer trois ans et y décrocher un diplôme en mécanique hydraulique.

A son retour sur le marché du travail, il le trouva plutôt saturé. Il alla passer neuf mois en Angleterre où deux de ses soeurs étaient installées. Mais, il n'avait pas le droit de travailler alors il se contenta d'apprendre la langue et de l'ajouter au flamand, au néerlandais et à l'allemand qu'il parlait déjà! Il y ajouterait le français en allant travailler pour "*Marie Brizard*" (digestifs) à Bruxelles.

Léon commençait à songer sérieusement à s'expatrier. Le Congo lui aurait plu à ce moment-là mais des troubles sérieux éclatèrent entre les Mau Mau et la population belge installée dans cette colonie belge. Le Brésil l'attirait mais finalement, c'est sur l'Amérique qu'il fixait son choix.

### **Go West, young man!**

Oui, il irait aux Etats-Unis, la Terre Promise. Mais voici que nous sommes en 1958 et la Foire Universelle a lieu à Bruxelles. Les rues regorgent de gens de partout dans le monde. Le pays entier a commencé à reprendre ses allures d'avant guerre, d'un pays qui a su se sortir des destructions de la guerre.

Un nouvel ambassadeur vient d'être nommé et on s'empresse d'aller le féliciter à une réception à l'ambassade où les diplomates abondent. Léon y rencontre les Canadiens et, dans la conversation, mentionne son départ imminent pour le pays de l'oncle Sam.

Les Canadiens font tout pour persuader DePauw que le Canada a bien plus à lui offrir que le pays voisin, tant et si bien qu'ils réussissent à le convaincre. Il ira à Vancouver. Comme ça, si cela ne fonctionne pas, il n'aura qu'à descendre en Californie et s'il n'y a rien là non plus, il partira pour Hong Kong. Voilà un homme qui a de la suite dans les idées!

Le 9 avril 1959, Léon DePauw atterrit à Montréal. Il regarde un peu autour mais poursuit sa route vers Vancouver. Rendu là, il s'installe au YMCA et, avec 17\$ en poche, il cherche du travail dès le lendemain. Pour la première fois, il se rend compte que ses papiers d'armée en français et son diplôme en latin suscitent de drôles de réactions de la part des employeurs canadiens.

Personne ne peut les lire? Qu'est-il écrit? Sont-ils vrais? La meilleure réaction dont il se souvient est celle-ci, face au diplôme en latin - "Etiez-vous un curé avant?"

Mais il faut travailler, alors en attendant de trouver quelque chose dans sa ligne, Léon s'arrête devant une pancarte dans la rue où des hommes s'affairent à creuser un trou pour cables. "MEN WANTED" est-il écrit en grosses lettres. Il postule et se fait dire de commencer le lendemain matin, ce qu'il fait anxieusement - jusqu'à ce que ses mains ensanglantées attirent la pitié du contremaître. Ce dernier lui paie quand même sa journée et l'encourage - "T'es pas fait pour ce genre de travail. T'es courageux, tu trouveras bien du travail!"

### **Le "Good Luck Cafe"**

Léon doit se trouver un autre emploi et aussi une chambre. Le YMCA, c'est pour dépanner seulement. Il se dirige vers Stanley Park. A sa grande surprise, il entend de l'allemand partout dans le quartier. En causant un peu avec ces gens, il apprend qu'il y a 125,000 allemands à Vancouver. On lui indique des maisons de chambres. Il en choisit une et frappe à la porte.

"Mais ici, ce sont toutes des femmes", lui répond la dame de la maison, comme si cette situation aurait pu déranger notre homme.

"Et après", répond Léon, "ça prendrait bien un coq dans ce poulailler, non?" Et elle le garda.

Maintenant, pour du travail. Léon ne ménage pas ses pas. Il se dirige de compagnie en compagnie, fait demandes sur demandes. Il a beau faire valoir qu'il connaît la mécanique, qu'il est spécialiste en hydraulique, rien à faire. Au contraire, il arrive qu'il se fait dire qu'à les entendre parler, tous les maudits (pour ne pas prendre le mot véritable dont on s'est servi) européens sont tous des maudits spécialistes. Il commence à désespérer.

Comble de malheur, il se met à tomber une pluie battante. Il entre dans un petit café chinois au nom prédestiné - le Good Luck Cafe. La dame lui sert un café et ne peut s'empêcher de voir son air découragé. Elle entreprend une conversation avec lui, reconnaît sa situation difficile et lui suggère de traverser la rue vers un garage de pneus. On ne sait jamais. La bonne dame refuse de se faire payer le café et lui souhaite bonne chance.

Le garagiste n'a besoin de personne mais il écoute poliment son histoire, lui pose quelques questions et, satisfait de constater que Léon connaît son métier, lui dit d'attendre. Il place un coup de téléphone à un copain et ça y est - Léon a un emploi! Deux semaines après son arrivée au pays, il exerce son métier.

Plus tard, il travaillera 10 ans pour la McMillan Bloedel après avoir convaincu la compagnie de faire des pièces à Vancouver plutôt que de l'envoyer les fabriquer à Kamloops, loin des marchés.

#### **Nouveau métier, nouvelle province**

Après dix ans, Léon voulait autre chose. Il était un peu las de travailler dans l'huile et les abrasifs lui brulait la peau. C'est chez un dentiste qu'il devait trouver son nouveau métier.

Le dentiste avait des problèmes avec ses outils à air. En parlant avec lui, Léon apprit que les dentistes avaient des difficultés à trouver des gens qui pouvaient réparer et entretenir ces outils. Il venait de se trouver un métier et un beau défi.

Ce nouveau métier devait normalement l'envoyer vivre à Edmonton mais Léon n'était pas attiré par cette ville. Par contre, il y avait maintenant des pressions pour partir vers le Québec. Il faut dire qu'il avait trouvé le temps de tomber en amour quelques années avant et de marier Pauline, une Québécoise d'origine qui souhaitait maintenant revenir aux sources.

À Victoriaville, DePauw a continué à fabriquer des outils de dentistes et y ajouta les chaises dentaires. Il a compris que l'argent était dans ces chaises. Les Américains aussi l'avaient pressenti et contrôlaient le marché québécois. Ils ont fait des pressions auprès des distributeurs et le petit a dû fermer ses portes devant le grand. Par la suite, Léon a enseigné l'hydraulique et le pneumatique et il a aussi exercé son métier chez Poudrier Frères. Présentement, il s'est recyclé dans le domaine de l'informatique.

A-t-il revu la Belgique? Curieusement, il n'y est retourné que 32 ans après son départ...et cela, à l'insistance de Pauline! Il faut dire que les années de guerre laissent beaucoup de mauvais



## SOUPER GASTRONOMIQUE 1992



**Colette Thibault &  
Annick Rondeau.**

**Hélène & Prescillano Dextre.**



**Jean-Baptiste &  
Maria Fonseca.**

**Allna, Ana Maria,  
Mihai & Valérie  
Petculescu  
à l'arrière, François.**



souvenirs. De plus, il y a le fait que sa mère a quitté ce monde depuis longtemps et que ses frères et soeurs sont très dispersés. Enfin, la situation en Belgique - l'animosité entre Flamands et Wallons - le laisse amer.

Léon DePauw ne retournera pas dans son pays natal. "C'est rare que j'y pense à la Belgique", conclut l'heureux mari et l'orgueilleux père de deux filles, aujourd'hui adultes. En fin de compte, que pourrait-il vouloir de plus?

## DE BRUXELLES A WARWICK

Le 18 octobre 1978, les immigrants apprennent toujours la date exacte de leur grand départ des "vieux pays" ou de leur arrivée dans le "nouveau monde". Cela devient une date charnière, aussi présente à l'esprit que celle de leur anniversaire de naissance ou de leurs noces.

A cette date, Paul et Marie-Jeanne Nogarède étaient de jeunes agronomes bruxellois, des jeunes mariés qui regardaient autour d'eux et voyaient une Europe aux perspectives médiocres. Ils souhaitaient élever leurs futurs enfants sur une ferme et l'avenir pour les agriculteurs belges ne semblait pas rose en 1978. Valait mieux regarder outre-mer.

Le hasard a fait qu'ils ont connu une personne de la Saskatchewan qui avait déjà vécu au Québec. Elle a pu les renseigner sur le pays. Ayant vu une petite annonce dans "Le Sillon Belge" annonçant des fermes à vendre au Québec, ils étaient déjà intéressés à cette perspective.

### Le rêve est réalisé

Au Québec, on leur montre des fermes à plusieurs endroits dont Sabrevois, Mirabel et Warwick. A ce dernier endroit, ils choisissent une ferme à leur goût dans le 4e rang. Ils font affaire avec la Société du Crédit Agricole et tout se passe bien.

Les Nogarède auront 60 bêtes dont 30 vaches laitières et ils garderont cette belle ferme jusqu'en 1989. Au printemps '89, ils feront encan et déménageront à Warwick. Le temps était venu pour de nouveaux défis.

Ce n'est pas qu'ils n'aimaient plus la ferme. Ce n'est pas, non plus, que les affaires allaient mal. Au contraire, tout allait très bien et ils gardent un souvenir impérissable de ces années à la ferme. La production était excellente, les voisins très avenants; il y avait beaucoup d'entraide.

Et puis, les enfants sont arrivés: deux filles (un garçon viendra plus tard). La famille était parfaitement intégrée au nouveau pays. Très tôt, le couple s'est joint aux Chrétiens en Milieu Rural, un mouvement diocésain qui leur a permis de nombreuses rencontres enrichissantes. Ils ont, à leur tour, participé à la réception des arrivants, notamment des "boat people" du Viet-Nam et aussi de Français.

Il fallait de nouveaux défis. Paul est devenu représentant pour la Meunerie Ducharme, travail qui lui sied bien. Il rencontre les éleveurs de la région et tente de répondre à tous leurs besoins en moulée et autres produits pour les animaux.

### Anecdotes

Quelques observations sur nous et sur tout?

*"Une chose qui nous a toujours frappés, c'est l'attention que les Québécois portent aux enfants, pas juste leurs enfants mais les enfants en général", dit Marie-Jeanne.*

"Il y a "l'uniformité" des Québécois", ajoute son mari, "les cabanes à sucre, les épluchettes de blé d'inde, il faut que tout le monde en fasse."

Paul a fait le Père Noël il y a quelques années. Cela s'est bien passé mais un petit bout de chou a fait la remarque que "le Père Noël a un drôle d'accent!" Le joyeux bonhomme en rouge serait-il bruxellois??

Marie-Jeanne - "Je m'souviendrai toujours du gâteau qu'une gentille voisine, une dame d'un certain âge, nous avait apporté. Cela ne faisait pas un mois que nous étions arrivés. C'était un gâteau au glaçage multicolore; je n'ai jamais vu autant de couleurs."

Paul - "Notre première année, nous avons eu une année sèche. Je me voyais obligé d'acheter du fourrage. Deux cultivateurs sont venus me voir pour me dire qu'ils donnaient un cadeau à tout nouvel arrivant. Ils ont rempli mon silo de maïs!"

Pour rien?

"Disons pour un prix d'ami!"

## UN GROUPE D'ENSEIGNANTS

Nous voilà formant une table ronde - qui en réalité est carrée, mais nous l'imaginerons ronde pour être tous à la même distance du centre de nos discussions - ronde comme les cercles olympiques, symbole de l'amitié et de l'absence de préjugés.

Les interlocuteurs ici présents sont animés et porteurs de ces messages, de l'ouverture vers le monde et ont tous trouvé la paix, la tranquillité et l'épanouissement en terre canadienne, ou québécoise, selon leurs préférences. Permettez-nous de faire les présentations:

**Albert Beyrouti (AB)** est originaire d'Egypte où il a travaillé pour le Crédit Foncier Egyptien et pour la Cie du Canal de Suez comme chef de bureau du secrétariat général. Il est officier de l'Ordre du Nil. Les bouleversements après la révolution le déterminent à quitter son pays pour le Canada avec ses trois filles.

De 1966 à sa retraite en 1983 il enseigne les mathématiques au Collège Sacré-Coeur (devenu le Cégep) de Victoriaville. Il participe au démarrage du CAI où il fait partie de l'exécutif pendant plusieurs années. Il est également le promoteur du jeu de bridge et donne aussi des cours à l'Institut du 3e Age.

**Ricardo Dorcal (RD)** est né à Port-au-Prince, Haïti, en 1942, dans une famille de cinq enfants. Il est diplômé en Génie Civil et possède une Maîtrise en Physique, matière qu'il enseigne au CEGEP de Victoriaville depuis son arrivée en 1967. Marié à Marielle Croteau, il est père de Pia (18 ans) et Karina (20 ans).

Personne n'a encore réussi à comprendre comment cet homme trouve le temps de se dévouer dans les Elans, les Chevaliers de Colomb, les Optimistes, les Lions et le Comité d'Accueil...sans oublier l'Association Québécoise pour l'Avancement des Nations Unies (AQANU). Et comme les journées ont tout de même 24 heures, Ricardo se tient en forme en jouant au soccer, au hockey-bottines, au badminton, au ballon-balai et au volleyball!

**Jean-Baptiste et Maria Fonseca (JBF, MF)** se disent de la génération choyée. Ils sont arrivés ici il y a 23 ans après avoir passé de leur Brésil natal au Sénégal et à Rennes, en Bretagne, où ils ont connu un couple de Victoriaville, les Fréchette. Ces derniers ont chaperonné les Fonseca dans leur immigration chez nous. Ils avaient donc un emploi et des amis en arrivant ici.

Les deux enseignent la littérature française au CEGEP. Ils sont les parents d'une fille.

**Jean Sabri (JS)** est né dans le nord de la Syrie, de parents arméniens. Il y passe son enfance pour ensuite faire ses études secondaires au Liban et universitaires en Italie. Pendant son séjour au Collège canadien à Rome, il rencontre des québécois avec qui il se lie d'une grande amitié.

A la fin de ses études, il fait une demande d'immigration et vient s'installer au Québec en 1968. Il enseigne la philosophie au CEGEP de Victoriaville. Marié à une québécoise, il est père de deux grandes filles.

**Michel Petculescu (MP)**, animateur;  
**Wilfrid Grimard (WG)**, animateur.

### **L'immigrant et l'intégration**

**MP** - Tout le monde est d'accord pour dire que la réussite de l'intégration d'un immigrant au Québec suppose d'abord qu'il puisse parler le français, ensuite qu'il ait un emploi et qu'il s'implique dans la vie sociale, l'extraprofessionnelle.

**AB** - Je pense qu'il faut parler avant tout d'adaptation, étape qui permet à l'immigrant de connaître ses droits et ses obligations de résident et de citoyen, de les appliquer convenablement et de respecter les valeurs du pays d'accueil. L'intégration est la conséquence de l'adaptation. Une personne intégrée est partie prenante de la société. Par contre, une personne inadaptée reste toujours un étranger.

Pour moi, l'adaptation fut courte. Les connaissances que j'avais sur le Canada, le fait d'avoir trouvé un emploi, l'accueil au collège et la confiance qui m'a été accordée, ont beaucoup contribué à l'intégration de ma famille. J'ai eu le sentiment d'être au Québec depuis toujours.

**JBF** - L'immigration, c'est du non-conformisme, un cheminement critique qui demande une structure psychologique solide, une action qui frise aussi l'aventure. Personne ne quitte son pays sans raison valable et, dans beaucoup de cas, la démarche d'information n'est pas des meilleures, d'où, dans mon opinion, résultent plusieurs équivoques: la connaissance ou l'ignorance par l'immigrant de son pays d'origine, sa connaissance ou son ignorance du pays d'accueil, l'existence ou non de préjugés chez celui-ci.

Une bonne connaissance du pays d'origine et du pays d'accueil, et cela sans préjugés, sont des éléments qui facilitent l'adaptation et l'intégration. La méconnaissance de son pays natal et du pays d'accueil, le tout farci de préjugés, donne l'image d'un immigrant malheureux. Il attribue au pays d'accueil des défauts qui existent également dans son pays, mais il ne les connaissait pas! Beaucoup d'immigrants ne savent même pas qu'on parle le français au Québec! L'adaptation est difficile et il reste contaminé par les valeurs de la société d'origine.

**JS** - L'effort individuel pour s'adapter, faire des pas vers ceux qui l'accueillent est très important. Cette démarche, du moins je le crois, est plus facile dans les petites villes, où tu ne passes pas inaperçu - raison de plus pour prouver que tu es capable de faire comme les autres. La langue s'apprend plus vite, le milieu t'oblige à persévérer. Trouver un emploi, ce n'est pas facile mais ce n'est pas impossible.

**WG** - Si l'on se fie aux statistiques, 90% des immigrants au Québec choisissent Montréal. Pourquoi?

**JS** - La réponse me paraît simple. L'immigrant fait face à un problème de sécurité et Montréal représente la sécurité ethnique et d'emploi. Ici, nous n'avons pas de communautés ethniques et le regroupement entre immigrants se fait par affinité et par solidarité de vie et d'expérience d'immigration.

**AB** - C'est le Comité d'accueil international qui nous a permis de faire connaissance entre nous et de réaliser qu'il y a un nombre assez important d'immigrants dans la région. Ceux que je connais sont tous très bien intégrés.

**RD** - Il me semble qu'on assiste aujourd'hui à deux phénomènes: l'immigration à Montréal qui occupe toutes les manchettes, et l'immigration dans l'intérieur de la province, celle de petites villes, moins connues et moins visibles. Michel nous disait qu'il y a environ 300 familles d'immigrants dans les Bois-Francs. J'avais l'idée qu'il n'y avait pas plus de 50 familles et ça dénote que l'immigration chez nous prend un aspect social silencieux. Il me paraît donc normal que chaque immigrant devrait passer d'abord par les petites villes pour mieux se familiariser avec "l'âme du pays".

Le Canada est un pays d'accueil permissif à certains égards. Tout le monde a des droits: l'enfant, le prisonnier, l'immigrant, en un mot tous les citoyens...mais personne ne semble avoir de devoirs et d'obligations.

L'immigrant ne devrait pas transporter son pays avec lui. Il a choisi ou a été forcé de vivre ici pour des raisons politiques ou autres. Il se doit de se conformer, de s'intégrer à sa nouvelle vie, car il s'agit bien d'une toute nouvelle vie. On ne doit pas prolonger son pays en terre d'accueil.

**JBF** - C'est peut-être valable aujourd'hui. L'ancien regard sur l'étranger n'était pas le même dans les années '50 ou '60. Victoriaville et les autres villes de la région étaient des "villes fermées" et même un québécois de Rimouski, Chicoutimi ou des autres coins de la province, qui venait s'installer ici, était considéré étranger. Avec le développement des moyens de communication, le goût de voyager, l'ouverture du pays vers le monde, donc la facilité des contacts, la population de la région n'est plus la même et la ville a beaucoup changé.

**MP** - Etranger, immigré, importé, néo-québécois, québécois de souche, québécois de rameau, sont des termes qu'on utilise aujourd'hui pour illustrer la différence. Quelle est l'appellation la plus valable?

**JBF** - Tous ces termes sont instables, désignent des réalités vagues et, par conséquent, ils perdent leur valeur. Pourtant, il est difficile de trouver un mot pour illustrer une stabilité. Le terme néo-québécois n'a pas d'avenir comme d'ailleurs le terme "québécois de souche" qui ne résiste pas à l'analyse anthropologique et historique. Le terme "québécois de souche" qui remplace le terme "canadien-français" est une connotation de l'origine française.

**JS** - A ces appellations d'origine sociologique il y a celles d'origine linguistique. Le mot "allophone" désigne une personne pour laquelle la langue maternelle est autre que celle de la communauté dans laquelle elle se trouve. L'enfant "d'origine allophone" qui ne parle plus la langue maternelle ou qui la parle mal, qui est-il?

**MP** - A Montréal circule une anecdote: "L'anglophone parle l'anglais, le francophone le français, et l'allophone doit parler l'anglais, le français et sa langue maternelle, afin d'être accepté par tous."



BISTROT  
**le parigot**

**Alain Duquette**  
Co-Propriétaire

RESTAURANT • BAR • TRAITEUR  
Cuisine Française et Régionale  
Salons Privés  
752-9701

75, St-Jean-Baptiste, (Centre-Ville) Victoriaville

Fondé: 1987

Emplois: 15

- ORO HIFI
- CASTLE
- NIKKO
- Kilpeak

- PROMISER
- TEAC
- Quasar
- GoldStar

**TUAN-LAN ENR.**

AUDIO-VIDÉO

84 NOTRE-DAME EST  
VICTORIAVILLE, QUÉ.  
G6P 3Z6

TÉL: (819) 758-5663  
FAX: (819) 758-3354

Fondé: 1986

Emplois: 3

**La  
Forêt Noire**

Michelle  
et Michel Barailhé

Boulangerie  
Pâtisserie

PLACE LUXOR  
Victoriaville, Qc  
G6P 4A2  
752-7717

MARCHÉ PUBLIC  
Drummond', Qc

Fondé: 1977

Emplois: 15-20

**VIC** Store Fixtures Inc.  
Mobilier de magasins Inc.

**Jacques Canin**  
Président

1440 NOTRE-DAME OUEST, VICTORIAVILLE  
QUÉBEC, CANADA, G6P 6T3  
Tel: (819) 758-0626 Fax: (819) 758-8256

Fondé: 1959

Emplois: 90



**FERME RENAISSANCE ENR.**

600, Rang 6  
Ste-Sophie, Cté Frontenac, Qué.  
G0P 1L0  
(819) 362-7106

KARINE ZALAC

DINDES BIOLOGIQUES  
dépecées selon vos besoins

RESTAURANT  
**Corinthos**

Bar Salon Socrate / Bar Terrasse Chez Terry

1755 St Calixte  
Plessisville, Qué.  
G6L 1R2

(819) 362-3291

Fondé: 1972

Emplois: 20

RESTAURANT  
JAPONAIS



LE JARDIN DU **SAMURAI**

Grillades Japonais - Salons Tatami

182 Notre Dame Est  
Victoriaville G6P 4A1

Tel: (819) 758-8288

Fondé: 1989

Emplois: 5

**JBF** - Le terme le plus juste, le plus neutre et qui d'ailleurs est issu du réel, c'est "immigrant". L'enfant né au Québec n'est pas un immigrant et nous pouvons dire la même chose pour celui qui est né à l'étranger mais qui passe de nombreuses années d'études ici. L'école efface la différence et le mot immigrant, valable pour la première génération, ne peut pas s'éterniser.

Le mot "immigrant" n'est pas un kyste - il ne doit pas poursuivre les descendants de la première génération d'immigrants à cause de la consonance étrangère de leur nom de famille.

**WG** - Lorsque vous retournez en vacances dans votre pays natal, quels sont vos sentiments? Le pays a-t-il changé?

**AB** - J'ai décidé de ne pas retourner en Egypte. Bien sûr, il reste de la nostalgie, mais il faut vivre dans le présent et pas avec le passé. C'est comme une sorte de divorce.

Quand nous avons immigré, ma grande fille avait neuf ans. Longtemps, elle n'a pas accepté, on n'a pas compris pourquoi j'avais pris cette décision. Après avoir terminé ses études supérieures, elle est allée en Egypte pour faire la paix avec elle-même. Arrivant devant notre maison, elle frappe à la porte. Une femme lui ouvre.

"Qu'est-ce que tu veux?"

"Madame, je suis Mlle Beyrouti et je suis née ici dans cette maison. Me permettez-vous de faire un tour au jardin?"

"Non, vas-t-en!"

Elle est partie les larmes aux yeux en effleurant du bout des doigts la clôture de la maison. De retour à Victoriaville, elle m'a dit, tout simplement, "Tu avais raison, papa!"

**MF** - Nous allons assez souvent au Brésil pour les vacances. C'est toujours un grand plaisir de revoir la parenté, les amis, mais, après peu de temps, les discussions deviennent stériles, banales. Tu dois éviter des réflexions sur certaines valeurs; la compréhension des faits ne se fait pas sur la même longueur d'ondes, la mentalité est autre, les rapports sociaux sont différents. Il reste quand même des sentiments que nous ne pouvons pas effacer. Malgré tout, nous sommes contents de retourner chez nous, à Arthabaska.

**JBF** - C'est bizarre - Au Brésil, vous n'êtes plus brésilien et au Québec, on te pose, même après 24 ans, les éternelles questions, que d'ailleurs je considère tout à fait normales - "Vous venez d'où? Quelle est votre origine?"

**RD** - En Haïti, ils flairent l'étranger à 100 mètres. Quand j'y suis retourné 18 ans plus tard, mis à part mes proches, j'étais considéré comme le "vrai étranger": la démarche, le parler, les gestes d'impatience et d'intolérance... Sans s'en rendre compte, on est façonné par notre nouveau milieu. Et l'Haïtien qui est resté au pays t'identifie à l'Américain, au Canadien... Tu n'es plus perçu comme un Haïtien parce que tu as changé.

Mon frère est allé en stages pendant quatre semaines en Haïti et les paysans l'appelaient "Monsieur Blanc". Pourquoi? Il était différent, il avait de l'argent, il les traitait en égal, sans

supériorité, les écoutait et les comprenait, contrairement à ceux qui sont instruits ou bien pourvus qui n'ont pas laissé le pays.

**MP** - Pour avoir fui le pays de Ceausescu, j'étais coupable de crime contre le peuple roumain. Il était évident que pour moi, un retour était inconcevable tant que les communistes étaient au pouvoir. Je devais accepter une rupture totale et presque irréversible avec mon pays d'origine et me donner un nouveau défi, celui de reconstruire la vie de ma famille.

Nous avons réussi à nous intégrer, nous sommes bien et nous aimons notre nouveau pays. Aujourd'hui, avec les changements de décor en Europe de l'Est, une voix intérieure me dit: "Tu dois aller revoir les lieux de ton enfance et marcher encore une fois sur les traces de tes pas. Peut-être qu'elles ne sont pas entièrement effacées."... Si Dieu le veut!

**JS** - Mes parents d'origine arménienne ont été déportés par les Turcs pour la Syrie où j'ai vécu neuf ans. J'ai poursuivi mes études secondaires au Liban pendant huit ans et les études universitaires à Rome pendant six ans. J'ai travaillé durant une courte période en Syrie pour émigrer par la suite au Canada, plus précisément au Québec, où je me suis marié et où je vis depuis 24 ans.

Qu'est-ce que je suis? Quel est mon pays? Eh bien, j'aime dire que je suis d'origine arménienne et que mon pays est ici.

#### **Rencontre de cultures**

**MP** - Bien souvent, dans le langage de la presse et de l'audio-visuel, on utilise des mots comme multiculturalisme, société multiculturelle, rencontre de cultures...

**JBF** - Multiculturalisme ou mosaïque de cultures, c'est seulement, à mon avis, un terme de passage, une certaine vision, parce que je crois qu'une société se définit par une seule culture. Les influences ou les facteurs qui la déterminent peuvent être multiples. L'ouverture du monde à laquelle nous assistons aujourd'hui nous permettra d'aller à la rencontre de cultures, expression que je préfère.

**WG** - Pourtant, s'il y a une différence fondamentale entre Canadiens et Américains, c'est bien cette présence palpable de cultures multiples et l'encouragement formel du gouvernement canadien de préserver les attaches à la culture d'origine. Comme nous savons tous, les Américains ont toujours préféré exactement le contraire et ont favorisé le fameux "melting pot" où il est de mise d'oublier au plus tôt nos racines françaises, suédoises ou chinoises pour n'être que de bons petits Américains aux racines inconnues.

**JS** - C'est bien beau de le dire, mais nous oublions de définir la culture. Quand nous parlons de culture, nous parlons valeurs. Une culture est marquée par un ensemble d'oeuvres matérielles et de créations de l'esprit, de traditions, de modèles, d'une série de représentations, qui servent de référence aux membres d'une société, dans leur travail, leur comportement, leurs attitudes, leurs relations sociales.

Nous pouvons ainsi distinguer la culture d'une personne, qui est le résultat de son développement depuis la naissance ainsi que

les valeurs qu'elle a adoptées consciemment, de la culture d'un peuple qui sont les valeurs de la société.

Cette culture personnelle est donc le lieu de rencontre des cultures vécues par un individu, tandis que la culture d'un peuple, d'un pays, est celle qui, par sa dynamique, crée la culture de la personne et contribue à son épanouissement ou à son conformisme. Le multiculturalisme fait partie de l'âme de l'immigrant et le sécurise. C'est à ce titre qu'il y tient. Mais les diverses cultures présentes dans un pays, bien qu'elles puissent influencer la culture d'origine du pays d'accueil, ne devraient pas se substituer à celle-ci. Le mariage des cultures est déjà suffisamment difficile en lui-même. Celui qui immigré doit accepter de vivre les valeurs du pays qui le reçoit.

**MP** - La société est en transformation permanente. L'immigration est considérée un facteur de ce dynamisme et en ce sens elle influence également la culture de la société.

**JBF** - La culture est étroitement liée à la vie de tous les jours, bref à la vie en société. Nous, les immigrants, nous avons acquis une culture, des valeurs, dans nos pays d'origine, dans un milieu social ou système social déterminé, différent de celui de la terre d'accueil, en l'occurrence le Québec.

L'immigrant doit s'adapter et s'intégrer dans la nouvelle société, mais ça ne veut pas dire qu'il doit renoncer à ses valeurs. Je veux souligner trois aspects qui me paraissent essentiels. Premièrement, il y a des valeurs et des moyens d'expression à conserver et à développer, comme le sens des responsabilités, la conscience professionnelle, etc.

Secundo, l'immigrant devra pouvoir assimiler les valeurs culturelles du pays d'accueil. Certaines sont étrangères pour lui, mais nécessaires pour comprendre et s'intégrer au rythme de la vie et à ses exigences.

Enfin, il doit se montrer capable de renoncer à certains préjugés ou habitudes acquis antérieurement.

**RD** - J'ajoute, même renoncer à un mode de vie et je pense qu'il faut le dire parce que c'est la vérité. Il y a des immigrants qui n'ont jamais voyagé en avion ou en métro, jamais conduit une voiture, qui n'ont jamais bénéficié du confort d'une salle de bain, qui n'ont jamais vu un supermarché ou une banque et encore d'autres, et j'en passe. Ils doivent faire face à un environnement nouveau et subir parfois une transformation radicale de leur style de vie. Il me semble que le contexte est encore plus difficile pour les femmes et surtout celles qui ne travaillent pas à l'extérieur.

**JS** - Ce changement est en fait une rupture psycho-sociologique. Pour les femmes qui n'ont pas un emploi, on peut ajouter aussi la confrontation avec un nouveau type de solitude déterminé par la difficulté de communiquer, la peur de sortir dans l'inconnu, l'impossibilité de pouvoir continuer dans les traditions ou habitudes du quotidien. Par exemple, la cuisine, le placotage à 11 heures avec les voisines, les courses de tous les jours, la position relative de dominance ou de sujétion par rapport aux gens de son quartier, etc.